





Tomo Urice

M

(P. XIV = Sep: 1 = 17:2

XIII 264



..-16-D-33 1

MES PROMENADES,

CHAMPÊTRES,

OU

POÉSIES PASTORALES;

PAR J. B. LECLERC.

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle affreuse destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

G R E S S E T.



A P A R I S ;

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR;

Et se trouve

Chez DE SENNE, Libraire au Palais Royal, près
les Variétés, n°. 216.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI



6.16. D.36



A M O N L I V R E.



JE te salue, ô mon premier né ! Puisses-tu vivre quelques jours pour le bonheur de ton père ! Mais apprends à quel prix je chérirai ton existence.

Si la jeune fille peut te lire sans danger ; si l'amant , absent de sa maîtresse , te choisit pour consolateur ; si l'homme oisif te doit quelques instans de plaisir ; si l'homme sensé peut te prendre un quart-d'heure , et que ce moment ne soit pas perdu pour la bienfaisance , vis ! mes plus chers desirs seront comblés.

Mais si tu ne remplis aucune de ces obligations ; si tu dois attirer sur ma tête les ennuis et les dégoûts qui assiè-



gent les littérateurs ; si l'envie s'arme
contre toi, ou si, pour comble d'hor-
reur, ce vil sentiment pouvoit jamais
se faire jour dans mon ame, meurs à
l'instant, et replonge-moi dans l'oubli.

P O È S I E S

P A S T O R A L E S .

C A R A C T È R E .

D E M A M U S E .

JE suis libre enfin ! Dégagé du soin pénible
des affaires, échappé au tumulte de la ville ;
les heures rapides s'écoulent pour moi sans
trouble et sans ennui. Je veux consacrer de
si doux loisirs à ma muse bocagère. Tantôt
assis sur le penchant d'un coteau , à l'ombre
des cerisiers ou des chênes , tantôt enfoncé
dans la sombre profondeur de la vallée , je
décrirai les mœurs antiques et les beautés
ravissantes de la campagne.

Viens, aimable Poésie ! que tes couleurs
animent mes pensées ; mais n'exige pas que

A

je me soumette sans cesse aux rigoureuses lois d'une mesure sévère et de la rime harmonieuse.

Ma muse naïve imite en tout l'aimable négligence de la nature. Ennemie de l'art et de la contrainte, vêtue en simple bergère, elle est toujours sans ornement, à moins que séduite par l'éclat des fleurs du matin, lorsque la rosée y brille encore en perles étincelantes, elle ne s'en forme une guirlande. Alors elle se plaît au bord des fontaines ombragées, et prête une oreille attentive aux accens variés du rossignol. Uniquement livrée aux impulsions du sentiment, sa démarche est lente ou pressée, selon la pensée qui l'occupe. Quelquefois, inspirée par un mouvement secret, elle forme des pas cadencés et chante des airs mélodieux; mais le plus souvent elle erre nonchalamment et sans dessein, jusqu'à ce qu'une grotte paisible l'invite au repos ou aux douces méditations. Elle se plaît aussi autour des chaumières du pauvre; elle aime à répéter les

soupirs des amans et les actions simples et sublimes de l'homme vertueux; mais jamais elle ne m'inspira de chanter ni les rois ni les héros. Le bruit et le tumulte l'épouvantent: sa voix est foible et douce comme le murmure des ruisseaux et le frémissement des zéphins. Je vais essayer de redire quelques-unes de ses chansons.

Heureux ! ô timide musette !
Si pour unique prix de tes tendres accords,
Un sourire de ma Lisette
Me rappelle à mes doux transports !
Qu'alors la renommée au son de la trompette
Publie à l'univers et porte jusqu'aux cieux
Les exploits, les noms glorieux
Du guerrier teint de sang, du sublime poète.
J'entends mon nom que ma Lise répète
Aux échos des bois, des vallons;
C'est assez, ma gloire est complète,
Je suis payé de mes chansons.

A L E X I S.

C'ÉTOIT vers le soir d'un beau jour de mai ; le soleil ralentissoit sa marche , et sembloit ne quitter qu'avec peine les prés fleuris et les champs fertiles. Cependant , vaincu par le doux attrait d'une bienfaisance habituelle , il s'abaissoit insensiblement et portoit en d'autres climats la lumière et la fécondité. Déjà l'ombre des montagnes s'étendoit au loin sur la contrée ; leurs sommets ne réfléchissoient plus l'éclat des rayons du plus brillant des astres ; mais il jetoit encore comme furtivement un dernier regard entre les collines et les fentes des rochers. Enfin il disparut tout-à-fait , ne laissant sur ses traces qu'un large voile d'un rouge enflammé , tandis que les ombres légères , précédées de l'étoile du berger , commençoient à brunir l'orient.

Victime du devoir , en ce moment fatal à

ses plaisirs, la jeune Daphné s'éloignoit tristement du bocage et traversoit la forêt en murmurant contre la rapidité des heures. Vermeille encore des baisers de son amant, elle regagnoit sa chaumière, où des soins domestiques l'appeloient ; mais ce n'étoit pas sans se détourner souvent, et jeter, comme à l'échappée, entre les arbres, de tendres regards sur son cher Alexis. Celui-ci, de son côté, debout, immobile, dans l'attitude d'un homme profondément occupé, la suivoit des yeux, et ne la perdit de vue que quand elle eut passé le prochain détour.

Alors, hâtant son petit troupeau, le jeune berger se rendit précipitamment à l'extrémité du bois, et s'arrêta sur une éminence d'où l'œil découvroit une partie du chemin que Daphné devoit suivre.

Ah ! la voilà , s'écria-t-il en tournant ses regards vers le fleuve, la voilà ! déjà ses moutons viennent d'entrer dans le bateau qui va la conduire au rivage ombragé de saules ; déjà

ses mains délicates saisissent l'aviron qui doit l'aider dans son trajet. O vagues, ne vous opposez pas à son passage ! et vous , zéphirs légers , portez-la doucement à l'autre bord ! Mais elle a déjà traversé plus de la moitié du fleuve ; dans un instant elle va sortir du bateau. Si je l'appelois, tandis qu'elle peut encore m'entendre ? Mais non ; je me garderai bien d'oser ainsi la nommer à haute voix ; sa modestie en seroit alarmée. Il faut que je lui fasse quelque signe. Hélas ! il n'est plus tems ; déjà les saules du rivage la dérobent à ma vue. Saules jaloux de mes plaisirs , je vais être quelques instans sans la revoir , mais je n'en resterai pas moins en ce lieu. Il faudra bien qu'elle passe sur cette route dont les arbres sont nouvellement ébranchés ; alors je pourrai la conduire des yeux jusqu'au seuil de sa porte.

O Daphné ! que tu es belle ! qu'il m'est doux d'être aimé de toi ! quel bonheur sera comparable au mien quand nous serons unis par des liens éternels ! Ah ! pourquoi différer

encore ce moment fortuné ? Demain , dès le premier sourire de l'aurore , ô ma Daphné ! j'irai chez toi ; j'embrasserai les genoux de ta mère ; je lui offrirai mon jeune chevreau qui est plus blanc que la neige. Mélide , lui dirai-je , j'aime ta fille. Hélas ! nous nous aimons ; ah ! daigne me recevoir pour fils ! Je suis pauvre , Mélide ; je ne puis t'offrir que ce jeune chevreau ; mais je suis laborieux , robuste , et je crains les dieux. Je suis pauvre , mais ta fille m'aime. Hélas ! nous nous aimons : refuserois-tu de nous unir ?

Pendant que le berger exprimoit ainsi son amour , le jeune chevreau dont il parloit , bondissant de rocher en rocher , étoit déjà parvenu au bas du côteau. Voilà que tout-à-coup un jeune enfant sortit du bocage , se saisit du petit animal , le mit sur ses épaules et s'enfuit du côté de la forêt.

Alexis ne s'en fut pas plutôt aperçu , qu'il se mit à la poursuite du voleur. Mais comme le côteau étoit escarpé et couvert de buissons

épais, le jeune enfant étoit déjà loin, avant que le pauvre berger eût fait seulement quelques pas. Quel parti prendre ? Le suivra-t-il dans l'obscurité du bois ? Comment retrouver ses traces à l'entrée de la nuit, au milieu d'une infinité de sentiers tortueux ? Le voilà donc forcé de retourner à sa place, pleurant de dépit d'avoir perdu son chevreau, non parce qu'il étoit pauvre, mais parce qu'il ne pouvoit rien offrir de plus précieux à la mère de Daphné. Les yeux tournés vers la route où sa bien-aimée devoit passer, il gémissoit et songeroit aux moyens de réparer ce malheur : tout-à-coup un cri se fit entendre derrière lui. Saisi de frayeur, il se détourna. Quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut le petit Ménalque, le frère de Daphné, le ravisseur du chevreau, qui rioit de toutes ses forces de lui avoir fait peur ! Ah ! méchant, dit le berger, pourquoi m'effrayer ainsi ? Que fais-tu si tard en-deçà du fleuve ? Je m'étois endormi dans le bocage, répondit Mé-

nalque , et j'y dormirois encore , si tu ne m'avois éveillé par tes discours. J'ai beaucoup ri de t'entendre parler comme tu as fait de ma sœur ; et me voyant tout auprès du chevreau que tu destines à ma mère , j'ai voulu te donner un moment d'inquiétude. J'ai fait semblant de fuir du côté de la forêt ; mais revenant sur mes pas par un petit chemin couvert , je me suis mis derrière toi. J'ai vu ton chagrin , et n'ai pu me résoudre à le prolonger davantage. A présent , mon cher Alexis , à présent que je t'ai rendu ton chevreau , viens avec moi jusqu'à notre chaumière. Il fait nuit ; je serai bien aise que tu m'accompagnes. Tu n'en seras pas fâché non plus , n'est-ce pas ? Je veux conter moi-même à ma mère l'histoire du petit chevreau.

Alexis transporté d'aise , accompagna le jeune Ménalque. Mélide ne le connoissoit pas , mais elle avoit entendu faire l'éloge de sa vertu ; et quoiqu'il fût pauvre , elle lui donna sa fille.

L'ÉCHANGE.

Pour mon petit Robin donne-moi ta houlette.

— Non ferai, charmante Rosette.

Moi, vous priver d'un agneau si chéri!

Non ferai; ne suis pas tant cruel, Dieu merci.

Que veux-tu donc, répliqua la bergère?

Aimes-tu mieux mon chien? — Dieu m'en garde, ma chère!

Il a pour vous tant de fidélité,

Que tôt après il seroit regretté.

— Eh mais !... que puis-je enfin? — Hélas! sur votre bouche

Un seul baiser.... A ce discours voilà

Rosette qui rougit et prend un air farouche....

Poursuis, berger, ne prens garde à cela;

Crois que sans peine auras ta récompense.

Ah! te le dis en confidence,

La belle en vouloit venir là.

M É L I S É E.

PHILIS, la célèbre chanteuse, sortit un matin de sa cabane ombragée de tilleuls, pour se rendre dans la prairie. Elle auroit pu (c'étoit même son chemin le plus court et le plus commode) prendre par le bois, qui lui offroit sur la droite un ombrage frais; mais en suivant le chemin qui étoit à sa gauche, elle devoit passer auprès de la demeure de Mélisée, du beau Mélisée, à qui Pan lui-même donna des leçons de flûte et de chant. Cet aimable jeune homme habite une grotte charmante située sur le penchant d'un côteau riant. Souvent il y chante des airs plus doux que le murmure des ruisseaux, et les échos ne rendent point ailleurs une harmonie aussi touchante. Toute réflexion faite, Philis aima mieux faire le tour de la colline par un sentier étroit, et souvent hérissé de ronces et de rocailles. Elle n'oublia pas de prendre son

panier, peut-être pour le remplir de fleurs, peut-être aussi (et j'aime à m'arrêter à cette pensée) pour ne pas paroître sortir sans dessein. Quoi qu'il en soit, elle marcha avec assez de précipitation jusqu'à ce qu'elle pût distinguer la grotte de Mélisée. Alors, jetant un regard furtif à travers sa guirlande, elle fut bien surprise de ne le point appercevoir. Déjà elle se préparoit à chanter à haute voix, lorsque le berger parut. Soudain Philis baissant les yeux, composa sa démarche. Son maintien devint tout à-la-fois si noble et si touchant, qu'on auroit pu facilement la prendre pour une déesse. Mélisée, de son côté, l'aperçut et lui chanta de loin cette chanson, dont elle ne perdit pas un seul mot :

Entends ma voix, beauté majestueuse !

Aime-moi, Philis, aime-moi !

Viens habiter ma grotte harmonieuse :

Les doux plaisirs y viendront avec toi.

Viens, viens ! ma demeure paisible

Est aussi celle des zéphyrs.

Vois comme autour de moi la jacinthe sensible
S'émeut au bruit de leurs soupirs.

Vois les branches entrelacées,
Qui de cet aimable séjour,
Joignant leurs feuilles entassées,
Repoussent les rayons du jour,
A leurs caresses empressées
Frémir de plaisir et d'ampur.

Vois leur haleine parfumée
Agiter doucement l'onde de mes cheveux.
Viens, Philis, viens, ma bien-aimée,
Respirer, au milieu de leurs folâtres jeux,
La violette et la rose embaumée.

Ici tout préviendra tes vœux.
Vois ces pommiers courbés par l'abondance,
Abaisser avec complaisance
L'émail de leurs fruits savoureux.
Ah! sous leur ombre fortunée,
Ma Philis, qu'il me seroit doux
De reposer à tes genoux
Pendant les feux de la journée!

Hélas ! loin de toi je languis ,
Comme un ramier privé de sa compagne.
En tous lieux l'ennui m'accompagne :
Soit que les vents glacés grondent pendant les nuits ,
Soit qu'un midi brûlant dévore la campagne ,
Je parcours les guérets , je gravis la montagne ;
Mais le calme que je poursuis
S'éloigne de mon cœur. Loin de toi je languis
Comme un ramier privé de sa compagne ;
Comme lui je me plains , je souffre , je péric.

Entends ma voix , beauté majestueuse !
Aime-moi , Philis , aime-moi !
Viens habiter ma grotte harmonieuse :
Les doux plaisirs y viendront avec toi.

Oui , je péric ; ma folâtre jeunesse
S'éteignit dans les pleurs , du jour où je te vis :
L'ardent desir et la sombre tristesse
Consumèrent mes jours flétris.

S'il t'en souvient , hélas ! au chevreuil solitaire
Je tendois mes filets , lorsque l'écho des bois
Répétant les accords de ta charmante voix ,
Remplit mon cœur d'un trouble involontaire.

Quel doux ravissement ! Adieu, daims et chamois !

Du tendre amour suivant les douces lois ,

Auprès de toi j'accourus plein de zèle ,

Pour unir à tes chants le son de mon hautbois.

Vain projet ! De tes yeux la rapide étincelle

Ravit tous mes sens à-la-fois.

Je voulais te parler ; ma langue embarrassée

Se refusant à ma pensée ,

Je n'eus pour t'exprimer le feu de mes desirs ,

Que des regards et des soupirs.

Ah ! viens ; ramène l'alcégresse

Autour de mes ormeaux naissans.

Viens : que ta voix enchanteresse

Ranime mes jours languissans !

Mais non : vainement je t'appelle ;

Vainement je te tends les bras.

Bientôt la montagne cruelle

Va me dérober tes appas.

Ah ! que tu marches avec grace !

Mais , Dieux ! chaque pas que tu fais

Ne sert qu'à redoubler l'espace

Qui m'éloigne de tes attraits.

Reviens : ne vois-tu pas cette ronce sauvage
Et ces cailloux aigus de cent pointes armés ?
Vois ! tout s'oppose à ton passage ;
Tout, pour te rappeler dans mon riant bocage ,
S'unit à mes vœux enflammés.

Ah ! reviens. Près de moi la mousse diaprée
Offre un marcher plus doux à tes pieds délicats.
Reviens ! la fleur de thym, la jacinthe azurée
S'empresseront d'éclore sous tes pas.

Viens ! Nul autre berger dans toute la contrée
Ne pourra s'unir avec toi
Par une chaîne plus sacrée.
Aime-moi, Philis, aime-moi !

Ah ! si pour prix de ma tendresse extrême
Je puis un jour, assis à tes côtés ,
Surprendre tes regards sur mes yeux arrêtés ,
Si ta bouche jamais me répète : Je t'aime.
Non, ma Philis, les plaisirs des Dieux même
N'ont rien d'égal à ma félicité !

Reviens ! Mais quoi ! déjà le flanc de la colline
La dérobe à mes yeux.... Philis !.. belle Philis !....

Ah ! songe-t-elle à moi, cette nymphe divine ?
Est-elle sensible à mes cris ?

Entends

Entends ma voix , beauté majestueuse !

Aime-moi , Philis, aime-moi !

Viens habiter ma grotte harmonieuse ;

Les doux plaisirs y viendront avec toi.

Pendant cette chanson , Philis avoit peu à peu ralenti sa marche. Elle eût bien voulu s'arrêter tout-à-fait , et tourner ses regards vers le chanteur ; mais la timidité la retint encore pour cette fois. Ce ne fut que quelques jours après , qu'ayant confié son secret à une de ses compagnes , celle-ci en instruisit Mélisée. Il obtint enfin le prix de sa tendresse , et conduisit la bergère dans sa grotte , où les zéphyrs la saluèrent par un doux murmure.



L'HEUREUSE JOURNÉE.

MILETTE revenoit des champs et sourioit d'un air satisfait, comme le sage qui se plaît dans ses pensées. Il n'étoit plus dans la première jeunesse; mais toute la vigueur de l'âge mûr se peignoit dans ses traits. Sa démarche étoit celle d'un homme fortifié par le travail. Son regard serein comme un beau jour d'automne, exprimoit le bonheur sans mélange, et les rayons du soleil couchant qui éclairaient son visage, sembloient animer encore son sourire, en lui prêtant quelque chose de céleste.

Lamon, l'intime ami de Milette, venoit de descendre l'avenue tortueuse de noisetiers qui conduit à sa cabane, uniquement à dessein de se trouver au passage de ce berger. Je te salue, aimable rêveur, lui dit-il après

l'avoir considéré quelque temps en silence : souffre que j'interrompe tes douces méditations ; viens prendre du repos dans ma chambre ; viens : je veux célébrer ce soir un événement qui me comble de joie. Nos deux familles sont actuellement réunies ; ton épouse et la mienne nous préparent du lait frais et des fruits. Après le repas, nous irons nous asseoir sous le berceau de chèvrefeuille qui couronne mon petit coteau. Là nous jouirons tous ensemble de la fraîcheur du soir ; nous nous entretiendrons gaiement, tandis que les plus jeunes de nos enfans joueront sous nos yeux parmi les filas et les coudriers. Viens ; tu me diras, chemin faisant, qui peut t'inspirer de si douces pensées ; car le plaisir brille dans tes yeux, comme le soleil au travers des nuages de pourpre qui l'environnent.

Volontiers, répondit Milette en serrant la main de Lamon. Qu'y a-t-il de plus doux, en effet, que de rencontrer au milieu de sa joie un ami avec qui s'épancher ? Puis ils remon-

tèrent doucement l'avenue de noisetiers, et Milette continua ainsi :

Que je suis heureux, ô mon cher Lamon ! que ce jour est doux pour moi ! Soit que je me borne à jouir du moment présent, soit que je repasse dans ma mémoire tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je suis également satisfait. Depuis le premier regard de l'aurore, il ne s'est pas écoulé un seul instant dont je ne doive particulièrement rendre grâce au ciel. Ce matin, éveillé par le doux chant de l'alouette, je suis allé, selon ma coutume, sous le jeune tilleul qui est à l'entrée de ma cabane, pour invoquer les Dieux. J'avois à peine achevé de prier, qu'un essaim de jeunes abeilles est venu se poser en bourdonnant sur la branche la plus proche de moi. Heureusement une de mes ruches s'est trouvée prête ; le petit peuple y a été logé dans un instant. Je suis allé ensuite visiter mon bercail ; juge de ma joie, lorsque j'ai vu trois de mes brebis allaiter chacune un nourrisson né de la nuit

même. J'ai voulu rentrer dans ma chaumière pour me réjouir avec ma chère Mirtha d'une si heureuse matinée ; mes jeunes enfans jouoient devant la porte : ils se sont emparés de moi ; tous m'ont paru si vifs, si joyeux, ils m'ont fait tant de caresses, que le souvenir de leurs embrassemens m'arrache encore des larmes de joie. Qui le sait mieux que toi, mon cher Lamon, que le plus doux charme de la vie est d'être père?... M'asseoir à table avec toi, ô mon ami ! y savourer le lait frais et les fruits embaumés, est un espoir qui me transporte : reposer ensuite sous le berceau de chèvrefeuille, y jouir tout à-la-fois du charme de ton entretien et de la fraîcheur d'un beau soir, est un plaisir plus doux encore ; mais rien n'égale celui que je me promets en voyant nos enfans jouer gaïement ensemble parmi les lilas et les cou-driers. Une chose manquera pourtant à mon bonheur, c'est la présence de l'ainé de mes fils, de mon Daphnis. Ah ! pourquoi faut-il

B iij



qu'il ne soit pas encore de retour de la fête des Nymphes?

Ici Lamon ne put s'empêcher de sourire : il porta la main sur sa bouche, se détourna pour n'être pas aperçu, et Milette continua :

Ta Chloé nous manquera aussi, ô mon ami ! comment as-tu pu te résoudre à vivre si long-tems éloigné de cette fille charmante ? Cinq étés se sont succédés depuis qu'elle est allée vivre dans la cabane éloignée de ton vieux père. Elle est maintenant dans sa seizième année, mon fils est dans sa dix-huitième ; ils se seroient vus tous les jours, et peut-être mon digne ami ! leur union m'eût rendu le plus fortuné des hommes. Et bien, dit Lamon transporté, qui peut nous ôter cet espoir ? N'y pensons plus, répondit Milette. — Pourquoi ? — Je viens d'apprendre que mon fils aime une autre bergère. Ah, ah ! reprit Lamon, en souriant toujours comme un homme qui cache une partie de ses pensées,

cela est fâcheux; mais achève donc de me raconter l'heureuse histoire de ta journée. — Où en étois-je? — Au devant de ta porte, retenu par les caresses de tes enfans. — Ah! quel moment! J'ai pris les deux plus jeunes dans mes bras, puis me frayant un passage au milieu des autres, je suis entré dans ma cabane où ils m'ont suivi en sautant tumultueusement autour de moi. A leurs cris d'allégresse, Mirtha, et Zélis sa fille aînée, ont quitté les soins du ménage pour venir se jeter à mon cou. Alors je me suis vu le témoin et l'objet d'un nouveau combat de tendresse: Mes mains et mes joues ne pouvoient suffire aux baisers. Ceint de tous côtés, enchaîné de toutes parts par leurs mains innocentes, je n'avois pas même le pouvoir de leur rendre leurs caresses: mes larmes seules les ont payés de leurs tendres empressemens. Enfin après de si doux témoignages, un calme délicieux ayant donné quelque relâche à nos transports, j'ai raconté à Mirtha com-

ment les Dieux m'avoient favorisé d'une nouvelle ruche et de trois agneaux. A ce récit, mon petit Corydon s'est précipité dans mes bras. O mon père ! m'a-t-il dit en pleurant. — Qu'as-tu, mon fils ? — O mon père ! voilà que ton bercail s'est accru tout d'un coup de trois agneaux ; et le troupeau de Ménalque est presque détruit par une affreuse mortalité. O mon père ! se sont écriés tous les autres à-la-fois, donnons à Ménalque les trois agneaux qui viennent de naître.

Mirtha me regardoit ; la satisfaction la plus pure brilloit dans son doux sourire et dans ses yeux attendris ; et moi je pleurois de ravissement. Oui, mes enfans, leur ai-je dit ; secourons celui qui est dans le besoin : donnons à Ménalque les trois agneaux nouvellement nés ; j'y veux joindre encore leurs mères et mes nouvelles abeilles. Sans doute que les Dieux me les ont envoyées exprès pour en aider mon pauvre voisin. Allez, mes chers enfans ; allez lui dire que tout cela lui appartient.

Avec quel empressement ils se sont acquittés de cette commission ! Avec quel plaisir je les ai vus courir à qui arriveroit plus tôt chez Ménalque ! Qu'un père est heureux lorsqu'il voit ainsi germer la bienfaisance dans le cœur de ses enfans !

Cependant la matinée commençoit à fuir. Appelé par mon travail , j'ai pris ma bêche et quelques provisions pour mon repas ; puis quittant mon épouse , et ma fille aînée qui étoit restée seule avec sa mère , je me suis acheminé vers mon champ , le cœur plein des plus douces idées.

A quelques pas de ma chaumière j'ai rencontré le jeune Myrtil qui conduisoit une genisse blanche de la plus grande beauté , et deux chèvres tachetées. Où mènes-tu cela , Myrtil ? lui ai-je demandé. Chez Ménalque , m'a-t-il répondu. J'arrive de la fête des Nymphes. Un jeune berger a gagné à différens défis cette genisse et ces chèvres : il sait que Ménalque est dans le malheur ; il m'a prié de les lui

amener. — Quel est ce berger qui fait un si bel usage de ses victoires ? Je ne puis te le nommer, m'a dit Myrtil en riant toujours de plus en plus ; car il ne veut pas qu'un autre que moi sache qui fait ce présent à Ménalque, — Mais le connois-je au moins ? — O sûrement, car c'est. . . Alors il s'est interrompu en me disant : Tiens, Milette, ne me retiens pas d'avantage. Je pourrois trahir mon secret, et j'en aurois bien de la peine ; car j'ai promis à ce berger de ne-le nommer à personne, pas même à son père. Et bien, ai-je dit, n'en parlons plus. As-tu vu mon fils à la fête des Nymphes ? — Si je l'ai vu ! oui certainement ; mais encore une fois ne me retiens pas davantage. — Un moment, mon ami. Sais-tu s'il reviendra bientôt ? — Dans deux jours. Alors il s'est éloigné.

Dans deux jours, ai-je dit en moi-même : ah ! quel plaisir ! Cette pensée m'a suivi jusqu'à mon champ ; elle s'est jointe au souvenir de la matinée, et jamais délassement

plus doux ne m'a soutenu dans mon travail.

Après quelques instans d'un ravissement intérieur, j'ai vu s'approcher de moi le jeune Lycidas qui venoit aussi de la fête des Nymphes. Je t'apporte des nouvelles de ton fils, m'a-t-il dit. A ces mots je me suis empressé de le faire asseoir sur le gazon, à l'ombre de mes pruniers; puis allant cueillir des figues et d'autres fruits, j'ai joint le tout à mes petites provisions, et l'ai invité à partager mon repas.

Oui, m'a dit Lycidas, j'ai vu ton fils. Apprends qu'il est la gloire de notre contrée. Il a été vainqueur à tous les jeux; mais tu sais cela sans doute? Tu auras sûrement vu la genisse blanche et les chèvres tachetées qu'il a gagnées au combat du chant et de la flûte; Myrtil a dû les amener ce matin.

Juge, mon cher Lamôn, du plaisir que j'ai goûté alors! Ah! combien j'ai dû respecter la modeste bienfaisance de mon fils! Aussi

craignant de le trahir, j'ai détourné la conversation en demandant s'il étoit vrai qu'il dût revenir dans deux jours. Lycidas a continué ainsi :

Daphnis a fait la connoissance d'une jeune bergère : il ne peut se résoudre à la quitter avant d'avoir obtenu de ses paréns de l'amener auprès de toi. Le vieux père de cette jeune fille avoit d'abord fixé un délai de deux jours, dans l'espoir d'éloigner le départ de ton fils, qu'il regarde déjà comme le sien ; mais touché de son amour et de ses prières, il a bien voulu abréger ce terme. Peut-être Daphnis reviendra-t-il ici dès demain, accompagné de sa bien-aimée. C'est tout ce que je peux te dire à cet égard. J'ai su tout cela de ton fils en entrant dans le bateau où plusieurs bergers m'attendoient pour passer le fleuve. Ils m'appeloient avec tant d'empressement, que Daphnis n'a pu m'apprendre le nom de sa bergère ni les autres circonstances de son amour.

Je te l'avoue , Lamon, si Vénus elle-même avoit daigné quitter l'olympé pour venir s'asseoir amicalement à mes côtés , si sa bouche céleste m'avoit favorisé de l'espoir consolant d'une paisible vieillesse et de moissons toujours abondantes , ses douces paroles auroient moins pénétré mon cœur que n'a fait le discours de Lycidas. Daphnis prêt à serrer le saint nœud du mariage ! Daphnis bientôt père ! heureux par ses enfans comme je le suis par les miens ! et moi bientôt environné de mes petits-fils ! Espoir fortuné , combien depuis un instant vous m'avez procuré de plaisirs ! . . . Croirois-tu , mon cher ami , que dans les doux transports de ma tendresse , je vais jusqu'à me figurer les traits de mes petits-enfans ? je les vois , je leur parle et les couvre de baisers ; ils me comblent de leurs innocentes caresses , et mes pleurs d'ivresse coulent déjà dans l'avenir. Déjà les chênes que j'ai plantés leur prêtent un ombrage salulaire ; j'entends leurs cris de joie , j'anime leurs jeux folâtres , et

lorsque je t'ai rencontré, je souriois des efforts que faisoit le plus jeune pour rendre quelques sons imparfaits sur une flûte que ses petits doigts pouvoient à peine soutenir.

A ces mots, Lamon serra la main de Milette, et lui dit : O mon aimable ami ! que je partage, que je sens vivement tes transports ! Tu ne sais pas, non tu ne peux concevoir combien ma tendresse pour toi redouble en ce moment. Le récit de ta journée m'a pénétré de joie. Les Dieux ont les yeux sur toi, mon cher Milette; ils veulent récompenser ta vertu; et, crois-moi, tu n'as encore goûté que les prémices de leurs faveurs.

Tu ne sais pas tout, ajouta Milette. Apprends jusqu'à quel point ces Dieux favorables m'ont protégé aujourd'hui.

Quelque temps après le départ de Lycidas, des cris de terreur se sont fait entendre à l'extrémité de la prairie. Un jeune homme serrant dans ses bras une jeune fille évanouie, fuyoit les poursuites d'une louve

furieuse. Quelque agile que fût ce berger, il alloit bientôt être atteint par la bête féroce, et ses cris répandus au loin demandoient en vain du secours à la plaine solitaire. Touché de son désespoir, je me suis souvenu que mon bras avoit autrefois combattu les tigres et les léopards. J'ai saisi ma bêche, et courant vers ces infortunés, je les ai joints à l'instant où ils commençoient d'entrer dans la forêt. Alors mêlant ma voix à leurs cris, j'ai provoqué l'animal furieux, et du troisième coup je l'ai laissé mourant : je me suis ensuite enfoncé dans le bois, dans l'espoir d'y retrouver les amans (car j'aime à croire que c'étoient deux amans), ma recherche a été vaine; la frayeur les avoit déjà éloignés. Je n'ai pas eu le doux plaisir de savoir à qui j'ai pu être utile; mais je n'en suis pas moins redevable aux Dieux, qui m'ont secondé dans ce moment propice.

Lamon ne fut plus maître de ses transports; il se jeta au cou de Milette, le prit ensuite

par la main, et doublant le pas, il lui dit :
Non , je ne puis plus différer tes plaisirs ;
viens ; ton fils est arrivé ; c'est ma fille qu'il
aime. Mon père a consenti à leur prompt dé-
part , et ce sont eux que tu as préservés de
la fureur de la louve.

En effet, à peine Milette parut sur le seuil
de la cabane , que Daphnis se jeta dans ses
bras. Chloé l'imita. Lamon , sa épouse, Mir-
tha et tous les enfans des deux familles réu-
nies, se disputèrent le premier baiser. Les
larmes de joie coulèrent avec abondance,
et. . . . O toi qui me lis ! si ton ame est
sensible, n'exige pas que ma plume affoiblisse
ce tableau. Laisse agir ta pensée : elle te ren-
dra bien plus fidèlement cette ravissante ima-
ge. Ah ! puisse-t-elle exciter dans ton cœur
des transports aussi doux que ceux du mien !

\ L'ETOILE

L'ÉTOILE DU BERGER.

ROMANCE,

*Sur l'air : L'amour me fait, belle brunette,
L'amour me fait mourir.*

UN soir dans la prairie
Julien, les pleurs aux yeux,
A la jeune Sylvie
Fit ainsi ses adieux :
L'un sans l'autre, ô ma belle !
Nous allons voyager.
Ah ! regardez, voyez l'étoile,
L'étoile du berger.

De trois ans de souffrance
C'est le témoin secret,
Et pour la récompense
D'un amour si discret,
L'un sans l'autre, ô ma belle !
Nous allons voyager.
Ah ! regardez, voyez l'étoile,
L'étoile du berger.

C

Cet astre que j'adore ,
Ce flambeau des amans ,
Vous verra-t-il encore
Prolonger mes tourmens ?
L'un sans l'autre , ô ma belle !
Nous allons voyager.

Ah ! regardez , voyez l'étoile ,
L'étoile du berger.

Demain , ô jour funeste !
Je pars dès le matin.
Ce moment qui nous reste
Va fixer mon destin.
L'un sans l'autre , ô ma belle !
Nous allons voyager.

Ah ! regardez , voyez l'étoile ,
L'étoile du berger.

Un mot de mon amie ,
Le moindre mot d'amour ,
Va prolonger ma vie
Jusques à mon retour ;
Mais sans cela , cruelle !
Si je dois voyager ,
Autant mourir devant l'étoile
L'étoile du berger.

Ah! répondit Sylvie,
Prenez soin de vos jours;
Rien ne m'est dans la vie
Plus cher que vos amours.
Sans gémir votre belle
Pourroit-elle songer
Que chaque soir la même étoile
Viendra sans le berger?

Si j'eus un air sévère,
Ah! ne m'en voulez pas.
Que d'efforts pour me taire
Il m'en coûtoit, hélas!
De vous rendre infidèle
Je craignois le danger.
Qu'il est d'amans sous cette étoile
Qu'un aveu fit changer!

Si Julien pour la vie
Me garde son amour,
L'hymen avec Sylvie
L'attend à son retour.
Dans l'absence cruelle,
Pour le mieux engager,
Que cet espoir se renouvelle
Au cœur de mon berger.

Soupirs , douces promesses ,
Sermens d'aimer toujours ,
Baisers , tendres caresses
Suivirent ce discours ;
Mais sage autant que tendre ,
O triomphe flatteur !
Ce couple heureux sut se défendre
D'épuiser le bonheur.
O vous ! dont l'imprudence
Hâte trop les plaisirs ,
Sachez que la constance
Est le prix des desirs.
Immolez tout pour elle ,
Et craignez de changer
Le bien si doux d'être fidèle
Pour un bien passager.
Cependant sur la plaine
La nuit vient d'accourir.
On se quitte avec peine ;
Mais avant de partir ,
Et l'amant et la belle ,
Contraints de voyager ,
Firent un vœu devant l'étoile ,
L'étoile du berger.

Ce vœu pendant l'absence
Fît leur plus cher devoir,
Tous deux avec constance
On les vit chaque soir,
Pleins d'un amoureux zèle,
L'un à l'autre songer,
En regardant leur chère étoile,
L'étoile du berger.

Chaque soir plus brillante
Du feu de leurs regards,
Cette étoile riante
Nous dit de toutes parts :
Vous qu'une loi cruelle
Contraint à voyager,
Ah ! regardez, voyez l'étoile,
L'étoile du berger.

PHILIS ET CHLOÉ.

OU

LE PAPILLON.

PHILIS.

CHLOÉ, Chloé ! qu'aperçois-je là-bas au milieu du ruisseau ? Ne vois-tu pas comme une feuille de rose qui s'agite sur la surface de l'eau , et chasse autour d'elle une infinité de petites vagues qui s'étendent en rond jusques sur le rivage ?

CHLOÉ.

Approchons.

PHILIS.

Ah ! c'est un papillon qui s'est imprudemment jeté dans les flots.

CHLOÉ.

Sans doute que , trompé par la pureté de leur cristal , il aura voulu caresser l'ombre

de cette fleur d'iris qui se penche sur l'eau comme une bergère qui se mire; et le voilà maintenant qui fait de vains efforts pour éviter une mort prochaine.

PHILIS.

Pauvre petit! Chloé, coupons une branche d'aulne; nous allons la lui tendre et l'attirer sur le sable. Pauvre petit, comme il se débat! Qu'il sera joyeux quand nous l'aurons tiré d'embarras! Rassure-toi, beau papillon, rassure-toi; nous allons te sauver du naufrage. Bon! le voilà sur une des feuilles de la branche. Dépose-le doucement sur la rive, afin qu'il répare ses forces aux rayons bienfaisans du soleil.

CHLOÉ.

Ah! qu'il est beau! Vois, Philis, vois comme les plus riches couleurs se disputent l'avantage de varier ses ailes; vois comme ces taches, mêlées de jaune et de bleu, brillent agréablement sur un fond du plus vif incarnat, tandis qu'une lisière de velours

blanc et noir entouré ce prodige de magnificence ! Quel dommage qu'un si charmant insecte eût péri dans les eaux !

P H I L I S.

Ah ! le petit fripon ! Vois-tu , Chloé , vois-tu comme il relève ses jolies aigrettes d'un verd changeant ? Quelle élégance ! quelle fierté ! Si je ne me trompe , il a déjà recouvré toute sa vigueur. Le voilà prêt à s'envoler.

C H L O É.

Adieu donc , charmant papillon ! reprends ton vol et ta gaieté ; mais souviens-toi du danger que tu viens de courir. Ne poursuis plus au sein des eaux l'image trompeuse des fleurs. Vois : elles t'offrent sur le rivage des faveurs réelles et sans danger.

P H I L I S.

Chloé ! cela peut aussi nous servir de leçon. Soyons prudentes dans le choix de nos plaisirs. Evitons tous ceux qui ne sont pas fondés sur l'innocence et le devoir.

L A C O L È R E ,

IMITATION LIBRE

DE MÉTASTASE.

EN quoi donc puis-je te déplaire ?
Pour un seul mot dit en tremblant, hélas !
 (Mot charmant ! qu'on ne sauroit taire ,
 Quand on voit tes divins appas.)
Pour un seul mot d'amour, je suis un téméraire !
Calme-toi, ma Cloris, ne te courrouce pas !
Crains pour toi-même, crains l'effet de ta colère !
 Si tu voyois comme elle altère
La grâce et la fraîcheur de tes traits délicats !
 Appaise-toi, si ta beauté t'est chère ,
 O ma Cloris, ne te courrouce pas !
Tu ne veux pas m'en croire ! Ah ! dans cette onde pure
 Va voir si c'est une imposture.
Eh bien ! avois-je tort ? A ce sombre regard
 Ce front ridé, cet air hagard ,
Dis-moi, reconnois-tu ta charmante figure ?
Non, non ; ce n'est plus toi... Dieux puissans ! tu souris...

Plaisirs inespérés ! pourrai-je vous suffire ?

Ah ! maintenant regarde-toi, Cloris :

Vois combien d'agrémens renaissent d'un sourire !

Mais ce n'est pas assez que ta colère expire ;

Ma bien-aimée ! un plus doux changement

Peut naître encor d'un plus doux sentiment.

Pour la troisième fois consulte l'onde pure ,

Et puisse un peu d'amour se mêler à tes traits !

Ah ! l'amour manque à tes attraits :

Permetts-lui d'animer ton cœur et ta figure ;

Tes yeux auront vu désormais

Le chef-d'œuvre de la nature.

LA FAUSSE DRIADE.

UN matin la jeune Zélis s'étoit bien pressée d'arriver au bocage où le jeune Lamon se rendoit tous les jours avant l'aurore. Elle fut très-surprise et même un peu piquée d'y être venue la première. Il est vrai pourtant que le soleil commençoit à peine à dorer le sommet des montagnes; mais admirez l'injustice des amans! ce retardement attrista son cœur. Il lui vint dans l'esprit que Milon pouvoit être infidèle, et soudain elle s'occupa des moyens d'éclaircir ce doute.

Elle aperçut un jeune chêne dont les rameaux nombreux et pleins de vigueur étoient revêtus d'un feuillage extrêmement épais. Si je pouvois y monter, dit-elle, et observer l'ingrat à son arrivée, sans en être vue! Soudain, inspirée par son courage et son inquiétude, elle atteint une des branches les plus élastiques;

la balance deux ou trois fois, se souleve, met un pied sur un rameau, puis sur un autre, et parvient ainsi, sans autre secours que sa jalousie, jusqu'à l'endroit où l'arbre étoit le plus touffu.

Elle y étoit à peine, que Milon arriva avec tout l'empressement d'un jeune berger qui s'attend à voir ce qu'il aime. Il regarda d'abord autour de lui; mais n'apercevant point Zélis, il vint s'asseoir au pied du chêne, et se mit à rêver.

Alors la bergère lui parla ainsi, en contre-faisant sa voix du mieux qu'il lui fut possible :

Quelle est maintenant ta pensée, mon cher Milon? Quelle bergère a le bonheur de causer ta douce rêverie?

M I L O N. — Qui m'appelle?

Z É L I S. —

C'est moi : c'est Astracé, la Driade du chêne sous lequel tu reposes : c'est moi qui t'aime depuis long-temps, et ne peux plus te

cacher mon amour. Ah ! beau Milon ; si tu voulois être sensible à mes peines ! Si tu voulois m'aimer !

M I L O N.

Oui , belle Astracé ; je t'aime cent fois plus que les jeunes agneaux n'aiment leur mère.

Z É L I S.

Tu m'aimes , ingrat ! tu m'aimes ! Et ta Zélis, que je te vois tous les jours caresser sous mon ombrage, tu ne l'aimes donc plus !... Tu m'aimes !... Ah ! combien de fois n'ai-je pas entendu les sermens que tu lui faisois de n'aimer qu'elle ! Et tu m'aimes ingrat !..... Ce n'est donc plus Zélis qui t'amène ici ?

M I L O N.

Pardonne , ô divine Astracé ! Nulle autre que Zélis ne m'amène sous ton ombrage ; mais j'atteste les dieux que je t'aime plus que les tendres agneaux n'aiment leur mère.

Z É L I S.

O comble d'horreur ! c'est Astracé que tu aimes ! Et Zélis , que tu viens chercher, tu la trompes donc ?

M I L O N.

Appaise-toi, belle Driade : non je ne trompe point Zélis ; elle m'est plus chère que la vie.

Z É L I S.

Quel étrange discours ! Veux-tu profiter de ma foiblesse pour te jouer de moi ? Tu dis que Zélis t'est chère, ingrat ! . . . Tu ne m'aimes donc point ; car on ne peut en aimer deux à-la-fois.

M I L O N.

O belle Astracé ! je t'adore.

Va, tu n'es qu'un imposteur , continua la bergère en sanglotant ! Elle alloit en dire davantage ; Milon se mit à rire de toutes ses forces. Quoi ! dit-il , Zélis a cru que je serois là dupe de sa supercherie. Non , ma bien-aimée : j'ai reconnu ta voix dès la seconde fois que tu m'as parlé ; j'ai bien vu qu'Astracé et Zélis n'étoient que la même personne.

LE CHANT DE L'HIRONDELLE.

BABILLARDE hirondelle !
D'une aurore nouvelle
Pourquoi viens-tu si tôt annoncer le retour ?
Babillarde hirondelle !
Du chevet de ma belle
Je dois me dérober aux premiers feux du jour.
Babillarde hirondelle !
Hélas ! ta voix cruelle
Va me précipiter du trône de l'amour.

Des plaisirs de la veille
Le souvenir t'éveille :
Tu vas recommencer tes amoureux ébats.
Ah ! loin de ton amante ,
Si l'aurore naissante
T'exiloit comme moi , tu ne chanterois pas.

LA BIENFAISANCE.

Le vieux Palémon avoit passé les trois quarts de sa vie dans la tristesse du veuvage , uniquement partagé entre la douleur d'avoir vu mourir , au printems de son âge , sa chère Mirtha , et le plaisir de répandre autour de lui l'aisance et la joie , par les effets réitérés de sa bienfaisance.

Il avoit autrefois possédé de nombreux troupeaux, des champs fertiles et vastes, de gras pâturages et plusieurs cabanes. De toutes ces richesses, il ne lui restoit qu'une chaumière, un verger, quelques pâturages et un petit troupeau. Tout le reste avoit été distribué à ses voisins, selon que les malheurs, la pauvreté ou une nombreuse famille avoient rendu leurs besoins plus pressans.

Un matin, inspiré par un doux pressentiment, le bon vieillard sortit de sa chaumière,
et

et se rendit à l'entrée du bois voisin, sur une élévation d'où ses regards découvroient une partie des domaines qu'il avoit autrefois possédés. Il sourit, en voyant autour de lui une heureuse fertilité. Un souvenir délicieux s'empara de son ame, et il pleura de joie d'être l'auteur de l'abondance qui régnoit dans la contrée.

O dieux ! s'écria-t-il, saisi d'un saint transport : quel ravissement j'éprouve ! qu'il est doux de faire des heureux ! ... Poursuis ta course, ô tems ! accumule sur moi les glaces de la vieillesse ! Poursuis ; entraîne après toi les tendres amours et les jeux folâtres : je sens qu'un bonheur immuable m'environne. La prospérité dont jouissent mes amis a ranimé mon cœur, et les plaisirs même du jeune âge n'ont rien d'égal à ceux que je ressens...

O Mirtha ! ma chère Mirtha ! toi dont l'image toujours présente me sourit dans le lointain ; toi, dont l'exemple sacré forma mon cœur à la bienfaisance, regarde-moi du haut

des cieux ; souviens-toi du tems où l'œil pouvoit à peine embrasser mes possessions. Vois ! ce seul verger est maintenant mon partage : j'ai tout donné pour être plus riche ; et les dieux m'ont comblé de joie ! . . . Mais tandis que je me livre à ces doux transports , si quelque infortuné se déroboit à mes regards ! Hélas ! souvent la pauvreté s'enveloppe du voile de l'aisance ; la bouche sourit , tandis que le cœur saigne ; et l'homme le mieux intentionné perd l'occasion du bienfait. S'il est encore un seul de ces malheureux , ô dieux ! faites-le-moi connoître : je veux partager avec lui tout ce qui me reste.

En achevant ces mots , une joie subite fit tressaillir son cœur. Il se persuada qu'avec des soins plus assidus , son petit domaine pouvoit doubler de valeur , et lui procurer par-là plus de moyens de secourir l'indigence. Rempli de cette idée , il s'y transporta.

Ici des épis sans nombre commençoient à s'incliner sur leurs tiges élevées ; là un her-

bage épais croissoit sous des pommiers chargés de fruits ; ailleurs des légumes savoureux offroient une nourriture frugale et saine : en un mot, tout y promettoit l'abondance. Cependant, depuis quelques jours, la terre, desséchée par les rayons du soleil, attendoit qu'une pluie favorable l'aidât à mûrir ces productions.

Palémon s'en aperçut. Une longue expérience lui avoit appris à prévoir de loin les diverses vicissitudes du tems. Il tourna ses regards autour de lui, observa l'horizon d'un œil attentif, et vit avec joie que la terre touchoit au moment d'être désaltérée. Une longue chaîne de nuages s'étendoit dans le lointain de l'orient au midi ; un vent léger, précurseur de l'orage, commençoit à s'élever ; l'éclair, encore éloigné, brilloit dans la nue obscure : enfin la contrée étoit menacée de la plus terrible tempête.

Ce qui cause l'effroi du méchant, fait souvent l'espoir du juste. Palémon, regardant cet

orage futur comme un bienfait des dieux , s'occupa des moyens de le mettre à profit. Armé de sa bêche , il creusa çà et là de petits réservoirs pour y faire séjourner l'eau du ciel , et conserver la fraîcheur autour de ses arbres ; ailleurs il applanit le terrain , et prépara un écoulement facile aux torrens prêts à tomber : par-tout il porta l'œil de la prévoyance.

Tandis qu'ardent à son travail , l'espoir de faire encore des heureux lui faisoit oublier les foiblesses de son âge , son oreille fut frappée des soupirs d'un infortuné qui gémissoit à quelques pas de lui. Soudain écartant les rameaux épais qui bordoient son enceinte , il apperçut un jeune homme qui pleuroit et qui disoit d'une voix entrecoupée :

O dieux ! qu'elle tarde à venir ! Que dois-je penser de cette lenteur à se rendre près de moi ? Les plus tristes pressentimens déchirent mon cœur. . . Hélas ! sur quoi pourrai-je fonder mon espérance ? O ma Chloé ! nous sommes pauvres l'un et l'autre , et Lamon craint

de livrer sa fille aux horreurs de la misère.... Malheureux Alexis ! que deviendras-tu sans ta Chloé?..... Mais elle ne vient point.... Ah ! c'en est fait ; nous n'avons plus d'espoir. Son père aura résisté au dernier effort qu'elle a dû faire sur sa tendresse. Elle craint de m'apprendre cette terrible nouvelle. Hélas ! elle ne sait pas combien son absence augmente mes tourmens !

A ces mots , les pleurs du jeune homme coulent avec plus d'abondance : il s'assied au pied d'un arbre , et se livre à la plus profonde tristesse.

Un moment après Chloé arriva. Sa chevelure négligée , son air triste , sa démarche lente , confirmèrent les malheureux pressentimens d'Alexis. Il s'avança vers elle , le cœur saisi de frayeur. Eh bien ? lui dit-il.... Mais ses sanglots l'empêchèrent de continuer. Chloé ne put répondre : elle détourna son visage , et retint avec effort un torrent de larmes qui demandoient à couler. Ah ! je comprends ce

silence , s'écria le berger ; je suis le plus malheureux des amans. Il ne fut plus possible à la bergère de résister à sa douleur ; ses joues furent inondées dans un instant. Hélas ! oui , dit-elle , nous sommes malheureux. Tu ne connois pas encore toute notre infortune. . . . Mon cher Alexis , ne t'afflige pas : quel que soit notre destin , je n'aimerai jamais que toi. Mais , ô mon bien-aimé ! quel parti prendre ? Amintas m'aime ; il est riche , vertueux , bien-faisant. Sans ses secours généreux , mon père seroit mort de besoin ; la faim cruelle auroit tranché ses jours. Amintas m'aime , hélas ! et mon père a promis ma main à son bienfaiteur. Ah ! malheureux , s'écria de nouveau Alexis , du ton de voix le plus déchirant ! Va ! je suis aussi malheureuse que toi , reprit Chloé ; mais comment désobéir à mon père ? Non , ma bien-aimée , non , continua le pauvre amant ; ne désobéis point à ton père. Je sens que j'en mourrai ; mais n'ajoutons point à notre malheur celui d'avoir un crime à nous reprocher.

Palémon, attendri jusqu'aux larmes, sortit de son verger. Il s'approcha des deux amans ; et leur dit avec un sourire consolateur : Généreux enfans, les dieux ne laisseront pas votre vertu sans récompense. Je viens d'entendre vos gémissemens, et j'en rends grâces au ciel, puisque je puis vous être utile. Mais, dis-moi, Chloé, ton père fut l'ami de ma jeunesse : il étoit riche alors ; ses nombreux troupeaux couvroient de vastes plaines : comment se peut-il que vous soyez devenus pauvres ? Hélas ! répondit Chloé, depuis deux ans une maladie cruelle a entièrement détruit notre bercail. O dieux ! et j'ignorois cela, dit le vieillard avec un tendre reproche ! Mon ami m'a mis en oubli dans l'instant le plus précieux à ma tendresse ! Puis se tournant vers Alexis : Et toi, jeune homme, quel est ton père ? — Je n'en ai plus ; il ne me reste qu'une mère accablée de vieillesse. Nous habitions autrefois de l'autre côté du fleuve ; des malheurs réitérés nous ont fait changer d'asyle,

et nous nous sommes établis ici près sur un petit côteau, où nous pouvons à peine suffire à nos besoins. — Quel est le nom de ta mère? — Mélide. — Mélide! s'écria le vieillard. O jour heureux! Mélide fut la compagne bien-aimée de ma chère Mirtha. O mes chers enfans! ne désespérez pas d'être unis. Je vous seconderai de tous mes efforts; et si les larmes d'un vieil ami ne sont pas impuissantes, Lamon se laissera toucher : vos vœux seront accomplis ; je n'y vois plus d'obstacle, non pas même celui de votre pauvreté ; car j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce que je vais vous demander : Regardez-moi, mes chers amis ; mon sort ne vous touche-t-il point? Vous voyez que la vieillesse m'accable : veuf et privé d'enfans dans un âge où j'aurois si grand besoin de leur appui, j'attends la mort dans une triste solitude. Qui recevra mon dernier soupir? Quelle main creusera ma tombe? Qui sacrifiera pour moi aux dieux, quand je ne serai plus? O mes amis! cette

chaumière est vaste et commode ; mon verger est fertile, et mon petit troupeau peut s'agrandir. Mes chers enfans ! venez habiter avec moi ; je mourrai content si je laisse ma chaumière occupée par un couple heureux.

Les deux amans, aux pieds du vieillard, pleuroient de joie, en embrassant ses genoux. Aucune parole ne sortoit de leur bouche ; mais la reconnoissance se peignoit bien mieux dans leurs regards et dans leurs transports. Allons, dit Palémon, pleurant aussi d'aise ; que notre bonheur commun ne soit point différé. Viens, Chloé ! conduis-moi vers ton père ; et toi, Alexis, retourne vers Mélide ; dis-lui que Palémon vit encore, qu'il brûle de la voir, et de s'entretenir avec elle de leur chère Mirtha. Alors le bon vieillard s'appuya doucement sur Chloé pour prendre le chemin de la chaumière de Lamon.

Avant de se séparer, la bergère promit à son amant de revenir au même endroit le plus tôt

possible pour lui rendre compte de la nouvelle tentative qu'ils alloient faire. Enfin ils se quittèrent avec de nouvelles marques de tendresse. Alexis n'osoit encore se livrer à l'espérance. Leur pauvreté n'étoit plus un obstacle, à la vérité; mais Amintas avoit des droits sur la reconnoissance de Milon. Amintas aimoit éperduement Chloé, et connoissoit trop bien le prix d'une pareille amante, pour y renoncer facilement. Ce doute cruel accompagna le berger jusques chez sa mère.

Cependant les nuages s'étendoient de plus en plus, et commençoient à voiler le soleil; le vent croissoit; plusieurs coups de tonnerre s'étoient fait entendre dans le lointain. Bientôt une nuit affreuse effaça la clarté du jour; les éclairs réitérés se mêlèrent aux ténèbres. Le bruit des arbres tourmentés par les vents, se joignit au murmure de la grêle et au mugissement des cascades effrayantes qui se précipitoient le long des collines, et laissoient après elles de longues traces de destruction.

Enfin la foudre frappa des coups redoublés. La chaumière de Palémon fut entièrement renversée, les arbres de son verger arrachés, brisés et emportés loin de leur souche; une partie des terres fut même entraînée par la fureur des torrens accumulés; en un mot, ce séjour si riant, si fertile, n'étoit plus qu'un triste amas de débris. Jamais destruction ne fut plus complète.

Dès que l'orage eût dissipé, dès que le soleil eût éclairé cette scène d'horreur, une foule de bergers et de bergères, attirés par la curiosité, se rendit autour des ruines de la chaumière. Quel ravage! se disoient-ils? Où est Palémon? Pauvre vieillard! De quel œil verra-t-il le désastre de sa chaumière et de son verger? Voici l'instant, disoit l'un, de lui payer le tribut de reconnoissance que je lui dois: il m'a autrefois soulagé dans l'infortune; je vais à mon tour lui offrir tout ce que je possède. Et moi, disoit un autre, tout ce que j'ai n'est-il pas le fruit de ses dons?

Ah ! je veux aussi contribuer à réparer la fortune du plus bienfaisant des hommes.

Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi , Amintas arriva. Palémon est-il parmi vous , dit-il avec empressement ? En quel lieu pourrai-je le trouver ? Sait-il le malheur qui vient d'arriver ? Non , dit un berger ; il l'ignore : je le crois à présent chez Lamon , où Chloé l'a conduit avant l'orage. Chez le père de ma Chloé , dit Amintas ! ah ! j'y vole ; j'y vais goûter le double plaisir de consoler un malheureux , et de voir celle que j'adore. Soudain il courut vers la demeure de Lamon.

Il aime Chloé , dit une jeune fille ; il ne sait donc pas qu'elle aime Alexis ? Ah ! répondit un berger , c'est bien plutôt Alexis qui est à plaindre. J'étois chez Lamon , lorsque Palémon y est entré. Ce bon vieillard offroit sa chaumière en faveur du mariage des deux jeunes amans , et le père de Chloé s'étoit rendu à cette considération ; mais à présent que les voilà replongés dans la pauvreté , il faudra

bien qu'elle épouse Amintas. Malheureux amans ! disoient les bergers. Mais où sont-ils donc ? Ils n'ont point encore paru.

J'apperçois Chloé, dit la jeune Zilla : comme elle accourt gaiement ! Il faut qu'elle ne sache pas son malheur. . . . Chloé arriya toute hors d'haleine et la joie peinte sur le visage. Bon jour, Zilla, dit-elle ; bon jour, mes chères amies ! Savez-vous que je suis la plus heureuse des bergères ? . . . Mais pourquoi cette nombreuse assemblée ? . . . Alors regardant au travers de la foule ; elle apperçoit le désastre, pousse un cri perçant, et tombe évanouie dans les bras de ses compagnes. . . .

Pendant qu'on s'empressoit autour d'elle, Alexis et Mélide arrivèrent.

Quel spectacle pour eux ! ou plutôt quel nouveau coup de foudre ! Mélide sanglotoit ; deux longs ruisseaux de larmes inondoient les rides de ses joues ; mais rien ne peut égaler le sombre désespoir d'Alexis. Chloé ! ma chère Chloé ! s'écrioit-il, en la serrant dans ses bras.

Ah ! dieux ! elle n'est plus ! j'ai perdu ma bien-aimée ; elle est sourde à ma voix ! Ma chère Chloé ! . . . mes baisers ne la peuvent ranimer ; elle n'est plus ! . . . A ces cris aigus , la bergère reprit peu-à-peu l'usage de ses sens. Insensiblement une douleur plus tranquille calma les violentes agitations du jeune homme , et les deux amans pleurèrent dans les bras de Mélide.

Telle étoit leur situation, lorsqu'on vit arriver Palémon et le père de Chloé. Amintas les suivoit d'un air pensif , tandis que Lamou parloit ainsi au bon vieillard :

Que je te plains, ô mon ami ! Que ne puis-je réparer ton malheur ! mais tu connois mon extrême misère. Qu'il est cruel de ne pouvoir soulager les infortunés ! que le sort d'Amintas est digne d'envie ! Crois-moi , ne rejette pas ses offres ; cesse d'exiger que je donne ma fille à un berger aussi pauvre que moi. Je l'avoue, sans le malheur qui vient d'arriver , j'allois céder à tes instances et à l'amour

d'Alexis ; mais ma Chloé m'est trop chère , pour que je l'expose aux horreurs du besoin. D'ailleurs que ne dois-je point au bienfaisant Amintas pour ce qu'il a fait pour moi , et pour ce qu'il offre encore à mon ami ! Ah ! je te le répète , ne rejette pas ses bienfaits ; ne l'oblige point à vaincre son amour. Tu le sais ; il est maintenant ce que tu fus autrefois , le dieu tutélaire de la contrée : ma fille ne doit-elle pas s'estimer heureuse d'être unie à cet homme vertueux ?

Alexis entendit ces paroles , dit un dernier adieu à Chloé , puis se trainant à l'écart , il faillit expirer de douleur. Chloé , oppressée au-delà de tout ce qu'on peut dire , tâchoit de dévorer ses sanglots , de peur de montrer de la répugnance à la volonté de son père. Elle fut sur le point d'en être suffoquée. Pour Palémon , plus occupé de leur infortuné que de son malheur , il s'obstinoit au silence. Il ne levoit les yeux de dessus ces tristes amans , que pour les porter ensuite d'un air inquiet

sur Amintas ; car leur sort dépendoit du parti qu'il alloit prendre.

Tout-à-coup ce berger se jette aux pieds de Palémon. O mon père ! lui dit-il avec transport, tu ne peux désormais refuser ma chaudière et mes troupeaux ; je remporte sur moi la victoire la plus cruelle ! Que ton bonheur en soit la récompense ! En achevant ces mots , il alla prendre Alexis par la main , et l'unit lui-même à Chloé. Vivez heureux , leur dit-il ; que rien ne mette obstacle aux projets de la matinée. Vivez avec Palémon ; embellissez ses vieux jours , et pardonnez-moi , s'il se peut , les maux que vous a faits mon amour.

J'accepte tout à ce prix , dit Palémon en l'embrassant. Alexis et Chloé étoient aux genoux d'Amintas ; Mélide et Lamon s'emparèrent de ses mains , qu'ils baignèrent des larmes de la reconnoissance. La foule des bergers s'empressa autour d'eux pour jouir d'un si beau spectacle. Tout le reste du jour

se

se passa en réjouissances, et Amintas remercia les dieux qui lui avoient appris qu'il n'est point de sacrifice que ne paie le plaisir d'un bienfait.

LA PIQÛRE D'ABEILLE,

I M I T A T I O N

D U T A S S E.

ENTRE Philis et ma chère Sylvie,
Sous un jasmin, dont la voûte fleurie
Nous prêtoit son ombrage, un jour j'étois assis.
Voilà que tout-à-coup une abeille légère,
Séduite par l'éclat des roses et des lis
Qui brilloient répandus sur le teint de Philis,
Prit plaisir à blesser le front de la bergère.

Soudain de ses cris douloureux
Vous eussiez entendu retentir le bocage ;
Mais Sylvie, essuyant les larmes de ses yeux,
La consola par ce tendre langage :
Ne gémis plus, Philis, de ce léger malheur ;
Pardonne au jeune insecte une innocente erreur :
Va, ce n'est rien que sa foible piqûre.
Par le charme victorieux
De quelques mots mystérieux,
Je saurai guérir ta blessure.

Une nymphe m'apprit cet important secret.

Chaque printemps, pour prix de ce bienfait,
Je lui veux de mes fleurs offrir une corbeille.

En achevant ces mots, de sa bouche vermeille

Sylvie effleura doucement

Le front piqué par l'imprudente abeille,

Et puis murmura lentement

Je ne sais quel enchantement.

O merveille ! ô prodige unique !

Soit pouvoir souverain du langage magique,

Ou plutôt triomphe éclatant

De cette bouche enchanteresse ;

Sur le teint de Philis je vis au même instant

Une joyeuse et douce ivresse

Marquer la fin de son tourment.

Moi qui n'avois connu jusqu'alors dans la vie

De volupté vraiment digne d'envie

Que les transports cachés de mes timides feux ;

Moi qui ne desirois auprès de ma Sylvie

Que d'admirer l'éclat de ses beaux yeux,

Ou d'entendre sa voix touchante

Couler en sons mélodieux,

E ij

Comme un ruisseau qui suit sa douce pente ;
Soudain en butte à de nouveaux desirs ,
Et tournant tous mes vœux vers ses lèvres brillantes ,
Sur leurs roses éblouissantes ,
J'entrevis de plus grands plaisirs.

Que l'amour inspire d'adresse
Aux cœurs pleins de sa douce ivresse !
Apprenez tous par quel mensonge heureux
Je vins à bout de contenter mes feux.

Je feignis qu'à mon tour une abeille sauvage
Eût attaqué ma bouche ; et , les larmes aux yeux ,
Je fis si bien parler mes regards amoureux ,
Que ma Sylvie , à leur tendre langage ,
Comprit mes téméraires vœux.

La simple et naïve bergère ,
Aussi sensible alors que je le desirois ,
De ma blessure mensongère
S'offrit d'arrêter les progrès.
Hélas ! insensé que j'étois !
J'ignorois que ce doux mensonge
Dût me causer des maux si vrais ;
Et qu'un plaisir rapide comme un songe
Me préparât de si cuisans regrets.

Que devins-je, grands dieux ! lorsqu'à la mienne unie,
Sa bouche.... Quel moment pour mon ame ravie !
Qui pourroit exprimer combien j'eus de plaisirs !

Jamais, jamais, voluptueux zéphirs,
Vous n'éprouvez une douceur pareille,
Lorsque, pressés par les tendres desirs,
Vous caressez l'amaranthe vermeille.
Cependant la timidité,

Malgré les mouvemens de mon cœur agité,
Retenant mes lèvres brûlantes,
De leurs caresses pétulantes
Modérait la rapidité.
Tendre amour ! quelle volupté,
Si plus libres et moins tremblantes,
Rien n'avoit mis d'obstacle à leur vivacité !

De ces baisers contraints, plus l'aimable rosée
Couloit dans mon ame embrasée,
Et plus mes desirs renaissans,
Devenoient vifs et pénétrans.

J'osai feindre trois fois que ses vaines paroles,
Pour soulager mes maux, avoient été frivoles.

Trois fois, dans ces heureux momens,
Elle renouvela ses doux enchantemens.

O dangereux empressemens ! . . .
Sylvie ! hélas ! d'une feinte piqure
Tu voulus m'ôter la douleur ;
Et tu laissas dans le fond de mon cœur
Une trop véritable et trop vive blessure.

D A M È T E.

LA gelée du matin blanchissoit le chaume des cabanes, et s'étendoiten nape d'argent sur toute la prairie ; les arbres , dépouillés de feuilles, brilloient de l'éclat du cristal , et renvoyoient aux premiers rayons du soleil leurs couleurs riches et variées comme celles de l'arc-en-ciel ; déjà même l'épaisse fumée commençoit à s'élever des toits rustiques , lorsque le jeune Damète sortit de sa chaumière avec toute la joie d'un enfant qui vient saluer l'aurore après un sommeil long et paisible. Il avoit tendu, la veille , au devant de sa porte , des trébuchets, pour y surprendre , par un appât trompeur , les moineaux affamés par la rigueur de l'hiver. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller les visiter. Quelle fut sa joie , lorsqu'il vit , au milieu d'un de ces pièges détendus, l'oiseau qui avoit coutume de l'égayer

E iv

par son chant solitaire ! Ah ! je te tiens, dit-il en le serrant entre ses doigts ; je te tiens ! tu ne me fuiras plus , comme autrefois , lorsque attiré par ta douce chanson , je m'approchois pour te voir de plus près. Je pourrai considérer à mon aise le violet foncé qui entoure ton joli bec noir , et l'azur éclatant qui brille sur le milieu de tes ailes , tandis qu'un vert changeant pare le reste de ton plumage. Oh ! je te tiens. En vain ton bec acéré menace mes doigts ; en vain tu cherches à les blesser avec tes pattes armées de pointes aiguës. Je te tiens ; tu vivras désormais parmi nous. Ah ! ne plains pas ton sort , petit oiseau ! rien ne te manquera dans cette jolie maison d'osier. Je te fournirai des graines de toute espèce , et ne te demanderai , pour prix de mes soins , que de m'égayer par tes caresses et par tes chants. Aussitôt il l'enferma dans une cage avec de l'eau claire et du millet , et sauta d'un air folâtre , comme pour l'exciter à la joie ; mais le petit prisonnier , tapi dans un

coin, restoit immobile, et regardoit autour de lui d'un air inquiet. Qu'as-tu donc, pauvre petit, continua Damète? Pourquoi dédaignes-tu la nourriture que j'ai mise à tes côtés? Aimerois-tu mieux, tourmenté par la faim, becqueter sur la cabane le chaume desséché, ou broyer des grains de sable sur la muraille couverte de frimats? Qu'as-tu? Pourquoi cet air triste? Ah! je devine : tu voudrois avoir une compagne. O, si la tienne pouvoit venir te chercher autour de mes trébuchets! Si, surprise comme toi. . . . A ces mots, il courut vers sa porte, et vit un piège nouvellement détendu. Il y vola, plein d'une joie naïve qui redoubla encore, lorsqu'il apperçut en effet un autre oiseau de la même espèce, qui venoit de subir le même sort. Il s'en saisit et le porta dans sa cabane, en disant au premier : Console-toi, pauvre captif, je t'amène une compagne : réjouissez-vous ensemble; caressez-vous, comme vous faites quelquefois sur le cerisier qui est devant ma fenêtre. Mais le nouveau pri-

sonnier, plus tremblant encore que le précédent, alla se cacher entre les barreaux de la cage. Ni l'un ni l'autre ne parut s'apercevoir qu'il avoit retrouvé son épouse. En vain le jeune Damète imitoit leur ramage, en sifflant autour d'eux avec ses lèvres enfantines; en vain il passoit ses doigts au travers de la cage pour les familiariser avec lui; les petits mutins ne quittèrent point leur air morne. Ah! je vois bien, dit le jeune berger en soupirant, je vois bien que votre liberté vous est plus chère que mes caresses. Eh bien! réprenez-la, cette liberté; mais ne me payez pas d'ingratitude: ne quittez pas notre chaumière et notre verger. Je vous promets que vous n'aurez plus à craindre de ma part aucun piège trompeur. En parlant ainsi, il leur ouvrit la porte de la cage. Les deux oiseaux charmés reprirent leur vol: ils allèrent se reposer sur le chaume de la cabane, en chantant, comme s'ils avoient voulu remercier leur libérateur. Da-

mète les suivit des yeux , et sauta de joie en les voyant se combler de caresses ; puis sur le champ , il alla briser tous ses trébuchets.

ROSEMONDE AUX CHAMPS,STANCES MAROTIQUES.

AH ! vous voilà , campagne tant chérie !
Depuis long-tems j'avois si grande envie
De vous revoir !
Combien plaisez à mon ame ravie !
Que de douceurs en votre compagnie
M'en vais avoir !

Bon jour vous dis , solitaire coudrette ;
Où tant de fois suis venue en cachette
Rêver à part !

Bon jour vous dis , mes champs , ma maisonnette ,
Mes prés , mes bois , mon troupeau , ma houlette ;
Ah ! Dieu vous gard.

Ja près de vous me trouve plus contente ;
Ja s'amointrit le mal qui me tourmente
Depuis long-tems ;
Car voyez bien , solitude charmante ,
Que , chaque jour , s'en va plus languissante
Fleur de mes ans.

Joyeuseté ne m'est plus dans la vie ;
Plus n'ai plaisirs : n'est que la rêverie
Pour me charmer.

Adonc, pourquoi tant de mélancholie ?
Sombres vallons , faut-il que vous le die ?
Voudrois aimer.

Voudrois aimer ! me sens l'ame ainsi faite,
Que sans amours, ne saurois satisfaite
Passer le tems.
Sais-je pas bien, ô tant douce retraite !
Que n'est chez vous de volupté parfaite
Qu'à deux amans ?

N'est que pour eux qu'emmi fleurs et verdure,
Zéphir badine, et ruisselet murmure ;
N'est que pour eux !
Las ! on ne voit la riante nature
Dans tout l'éclat de sa belle parure ,
Sans être deux.

Ah donc ! pourquoi , plaintive bachelette,
Me direz-vous , pourquoi vivre seulette,
Sans faire un choix ?

Bien il est vrai que suis encor jeunette,
Et que maint preux se range en amourette
Dessous mes lois.

Mais que me sert d'en être environnée!
Las ! bien souvent c'est notre destinée
De préférer
Aux doux propos d'une foule empressée
Cil qui jamais ne mit dans sa pensée
De nous aimer.

En sais bien un dont voudrois être mie :
N'ai de plus doux passe-tems dans la vie
Que d'y songer.
Icel objet de ma plus chère envie,
Sombres vallons, faut-il que vous le die ?
Ah ! c'est Roger.

Ainsi disoit, et se croyoit seulette ;
Mais cil Roger, dont parloit la pauvrete,
Bien près étoit ;
Car avisant de loin la bachelette,
S'étoit venu tapir sous la coudrette,
Et l'écoutoit.

Soudain parut , et dit : Tant douce reine ,
Las ! à part moi souffrois aussi la peine

D'amour secret.

Ne vous troublez ! ne soyez à la gêne !

Ah ! que craignez , ô vous la souveraine

De moi pauvre ?

Tels doux propos , doux soupirs et doux zèle
Firent soudain le trouble de la belle

S'aller cessant.

Mais tôt après le même trouble en elle

Aux doux propos , doux soupirs et doux zèle

Vint renaissant.

Le même trouble ! Ah ! ne me croyez mie.

Bien fut plus doux , plus grand que de sa vie

N'en eût au cœur

Mais n'est besoin que le reste vous die :

Adonc vous laisse à votre rêverie ,

Ami lecteur.

L E S P Ê C H E U R S .

P H I L É T A S et Micon venoient d'étendre leurs filets sur le rivage. Assis au pied d'un chêne , près d'une outre remplie de vin , ils se désaltéroient , tandis que le jeune Damète accumuloit dans leur nacelle des poissons de toute espèces. Ils buvoient à coups redoublés , et ne s'apercevoient pas , au milieu de leurs propos joyeux , que la raison commençoit à les abandonner. Voici ce qu'ils disoient :

P H I L É T A S .

Que ferons-nous de tout ce poisson , mon cher Micon ? Imiterons-nous l'insensé Mélisée ? irons-nous tout offrir à nos belles , et nous contenterons-nous , ainsi que lui , d'un baiser pour prix de nos travaux ?

M I C O N .

Que le ciel me préserve d'acheter ainsi les
faveurs

faveurs des bergères ! Non, Philétas ; si tu m'en crois , nous ferons un meilleur usage de notre pêche. C'est demain le jour de ma naissance : rassemblons tous nos amis ; invitons-les à se réjouir ce soir avec nous. Voilà , sans doute , de quoi leur donner un repas digne des dieux.

P H I L É T A S.

Tu as raison. Rions avec nos amis , et moquons-nous des rigueurs des belles.

Puis s'adressant au jeune Damet , il continua ainsi :

Damet ! parcours toute la contrée , depuis le grand vallon des sapins , jusqu'au rocher que tu vois là-bas ; n'oublie pas une seule cabane : dis à tous ceux que tu trouveras , que c'est demain le jour de la naissance de Micon , et que nous les invitons à venir ce soir avec nous sur le rivage. Va ! pendant ce tems , Micon et moi , nous allons tout préparer pour le festin.

Le jeune Damet étant parti , les deux pé-

cheurs se levèrent pour amasser du bois sec. Quand ils en eurent fait un monceau suffisant , ils le distribuèrent par petites fascines , qu'ils arrangèrent d'une façon convenable pour y mettre le feu ; après quoi , ils retournèrent sous le saule , puisèrent de nouveau dans leur outre , et reprirent ainsi leur entretien.

M I C O N .

En vérité , je ne puis m'empêcher de rire , lorsque je songe aux feintes rigueurs des jeunes filles. Que les amans sont insensés de croire à leurs dédains ! En est-il une seule qui ne desiré qu'on lui dérobe le centuple de ce qu'elle refuse ? O Neptune ! ô Bacchus ! que les amans sont insensés ! Mais de quoi ris-tu donc ? Ce que je dis n'est-il pas vrai ?

P H I L É T A S .

Oui , sans doute : mais , mon cher Micon , oses-tu parler de la sorte ? toi , l'esclave de Mélide qui demeure au-delà du fleuve ! toi , le plus maltraité des amans !

M I C O N.

Il est vrai : tel est le pouvoir de ses charmes, que dès que je suis auprès d'elle, je deviens plus timide qu'Alexis, qui n'a pas encore douze ans.

P H I L É T A.

O Neptune ! ô Bacchus ! que les amans sont insensés !

M I C O N.

Mais toi-même, n'aimes-tu pas Chloé, qui demeure aussi de l'autre côté du fleuve ? et certainement tu n'es pas traité plus favorablement que moi.

P H I L É T A.

J'en conviens, mais j'ai fait vœu ce matin, devant la statue de l'Amour, de triompher d'elle à la première occasion.

M I C O N.

De par Eole ! je fais aussi le même serment.

F ij

P H I L É T A S.

Toi?

M I C O N.

Oui, moi!.... Tu ris?... Et bien, Philé-
 létas, veux-tu que les filets et la nacelle que
 nous possédons en commun, appartiennent à
 celui qui aura plus tôt ravi trente baisers à
 celle qu'il aime ?

P H I L É T A S.

J'y consens; mais je te plains.

M I C O N.

Pauvre Philélas! d'où te vient cette con-
 fiance? Me voit-on, comme toi, trembler au
 seul aspect d'une belle ?

P H I L É T A S.

Pauvre Micon! depuis quand ne rampes-tu
 donc plus auprès des bergères, aussi soumis

que mon chien lorsque je le regarde d'un air menaçant?

M I C O N.

Ah ! si le hasard nous en amenoit quelqueune, tu verrois.

P H I L É T A S.

Oui, oui; qu'il en vienne! Nous verrons en effet, qui des deux.....

Ils en étoient là de leur conversation, lorsqu'ils entendirent, à quelques pas d'eux, un éclat de rire que l'on s'efforçoit de retenir.

Ils se regardèrent avec surprise, et continuèrent ainsi, en baissant la voix :

M I C O N.

Vois, Philétas, vois comme le ciel nous favorise! Je gage qu'il y a maintenant des bergères à se baigner tout près de nous.

P H I L É T A S.

Où donc?

MICON.

Tu vois cette haie qui fait un détour, comme pour s'écarter du rivage dont elle se rapproche l'instant d'après? Eh bien, elle entoure un petit bassin où le courant du fleuve entretient une eau toujours limpide. C'est le bain favori des bergères. Souvent elles y viennent en cachette; mais pour y pénétrer, il faut qu'elles écartent les rameaux flexibles, et qu'elles se fraient ainsi un passage comme de jeunes chevreuils.

PHILÉTAS.

O bonheur!

MICON.

Elles se croient en sûreté, parce que la vigne sauvage unie aux branches d'osier, forme autour d'elles un voile impénétrable aux regards.

PHILÉTAS.

Comment ferons-nous pour les surprendre?

M I C O N.

Entourons cette haie avec nos filets les plus forts, afin qu'elles ne puissent s'échapper : ensuite , avec notre nacelle , nous entrerons dans le bassin par le côté du fleuve , et nous leur déroberons autant de baisers que nous voudrons ; car que n'obtient-on pas de jeunes filles surprises au bain ?

P H I L É T A S.

Allons ! il me tarde de voir ces jolis poissons embarrassés dans nos lacs. O , avec quel plaisir je retirerai leurs membres délicats des mailles entrelacées ! O Amour ! ô Pan ! quel bonheur !

Soudain ils se chargèrent de leurs filets, les tendirent sans bruit , et fermèrent si bien cette petite enceinte , que le lapin le plus agile y eût été pris. Ensuite ils coururent à leur nacelle.

Quels furent leur étonnement et leur con-

F iv

fusion , lorsqu'étant arrivés sur le rivage , ils virent leur outre renversée , et leur nacelle au milieu du fleuve , conduite par Mélide et Chloé , les bergères qu'ils aimoient , les mêmes dont ils venoient de parler si librement ?

Adieu , galans pêcheurs , leur dit l'une , tandis que l'autre rioit aux éclats ! Adieu ! peut-être étions-nous venues à dessein de finir vos tourmens ; mais nous avons entendu tout ce que vous avez dit sur nos rigueurs et sur le cas qu'on doit faire des faveurs des bergères. Oui vraiment , continua l'autre , nous avons tout entendu. Nous n'étions pas dans le petit bassin , où , contre votre attente , aucune bergère ne se baigne actuellement : nous étions dans la grotte des Nymphes. C'est-là que nous avons ri de vos derniers sermens , comme nous rions encore à présent de votre empressement à tendre vos filets autour de la haie. Adieu , reprit la première ; c'est aussi demain le jour de ma naissance ; nous allons rassembler nos compagnes , et les régaler de notre mieux , avec le poisson

dont votre nacelle est remplie. Adieu, fidèles amans, adieu, leur dit encore la seconde bergère, en élevant la voix (car la nacelle approchoit de l'autre bord); en vérité, nous sommes on ne peut plus satisfaites de votre adresse à la pêche des poissons. Peut-être serez-vous plus heureux une autre fois à celle des bergères; en attendant, nous vous conseillons d'être bien joyeux ce soir au festin que vous préparez à vos amis.

LA PRIÈRE EXAUCÉE.

Où, je vais m'enfoncer sous ces chênes touffus.
Là, plongé dans la rêverie,
Peut-être je pourrai de ma mélancolie
Développer le principe confus.

Dis-moi, mon cœur, d'où naissent tes alarmes ?
Hélas ! que me demandes-tu ?
Quand rien ne manque à ce cœur abattu,
Pourquoi ces soupirs et ces larmes ?

Mon père fortuné, malgré ses cheveux blancs,
S'enorgueillit d'une santé parfaite.
Tout prospère dans ma retraite,
Mes légumes, mes fleurs et mes arbres naissans.

De mes nombreux troupeaux je couvre la prairie ;
Mes essaims sont féconds en nectar embaumé :
Jeune, riche, par-tout aimé,
Que manque-t-il au bonheur de ma vie ?

Je ne sais.... Mais que vois-je à l'ombre des ormeaux ?
Une jeune bergère ! ah dieux ! comme elle est belle !
Mon cœur palpite et s'élance vers elle.
Pour la mieux admirer, écartons ces rameaux.

Que j'aime à voir de sa robe flottante
Errer les replis ondoyans !
Que j'aime à voir les contours attrayans
De sa taille charmante !

Elle s'avance.... O dieux ! ses beaux yeux obscurcis
Semblent se couvrir d'un nuage.
On diroit que des pleurs ont baigné son visage.
Quoi ! la beauté n'est pas exempte de soucis !

Là voilà qui s'assied.... Une sombre tristesse
Se peint dans tous ses mouvemens.
Que ne puis-je savoir ses secrets sentimens !
Que ne puis-je adoucir le chagrin qui l'opprime !

C'est ainsi qu'insensiblement
L'amour se glissoit dans ses veines.
Mais de Chloé d'où naît donc le tourment ?
Écoutez : la voilà qui va chanter ses peines.

O vous , qui depuis si long-tems
Recevez mon fidèle hommage !
Divinités de ce bocage ,
Soyez sensibles à mes chants !

J'aime Hilas d'un amour extrême.
Vous le savez ; lui plaire est tous mes vœux !
Mais loin de répondre à mes feux ,
Il ne sait pas seulement que je l'aime.

O vous , qui depuis si long-tems
Recevez mon fidèle hommage !
Divinités de ce bocage ,
Soyez sensibles à mes chants !

Souvent , hélas ! sur le rivage
Cherchant les douceurs du repos ,
Il vient unir sous vos ormeaux
Le calme de son ame au calme de l'ombrage.

O Nymphes ! pendant son sommeil ,
Apprenez-lui qu'une bergère ,
Que Chloé meurt du désir de lui plaire.
Ah ! si ce songe occupoit son réveil ! . . .

Je vous immolerai ma plus belle genisse ,
Nymphes , si je puis l'enflammer.
Oui , si jamais il peut m'aimer ! . . .
Mais le moyen que cela s'accomplisse ! . . .

Le jeune homme , à ces mots , enivré de plaisirs ,
Se jette aux pieds de la belle alarmée.
Sèche tes pleurs , dit-il , ma bien-aimée ;
Les dieux ont comblé tes desirs ,

Hilas t'aime plus què l'abeille
N'aime à ravir aux fleurs un précieux butin ,
Ou que le zéphir du matin
N'aime les doux baisers de la rose vermeille.

L'ANTRE DE PALÉMON.

OUI, mon cher Daphnis, j'ai long-tems méprisé l'amour ; et sans un prodige, je serois peut-être encore dans cette funeste erreur. Ecoute le récit d'un événement vraiment extraordinaire.

Je venois d'achever une chanson à la louange de Bacchus. Fier de mon ouvrage, je descendois gaiement la colline, prêt à défier le premier berger que je rencontrerois. Quand j'eus fait quelques pas dans la prairie, j'entendis près de moi quelqu'un qui m'appeloit : Lamon, Lamon ! te voilà bien gai : veux-tu nous dire le sujet de ta joie ? Je me détournai, et reconnus Amintas. Auprès de lui étoient assises Chloé sa bien-aimée, et Philis. Philis, la plus touchante des bergères ! La pauvre Philis, qui se consumoit d'amour pour un

ingrat ! Insensé que j'étois ! Mais il faut que j'achève mon histoire.

Je m'approchai d'Amintas, et lui dis : Je sais que tu passés pour un habile chanteur, et qu'il n'est point ici de berger qui ose lutter contre toi ; mais je puis désormais te défier. Ecoute, et tu conviendras que personne ne peut me disputer le prix du chant.

Alors m'étant assis auprès de lui , je me mis à chanter et à jouer alternativement sur ma flûte la chanson que voici :

Eveille-toi, Silène, éveille-toi !
Ce long sommeil va dissiper l'ivresse
Qui tient tes sens enchainés sous sa loi.
Crains le retour de l'austère sagesse :
Eveille-toi, Silène, éveille-toi !

Vois-tu ces fougueuses Bacchantes,
Parmi les Faunes chancelans,
Verser à flots étincelans
L'oubli des peines accablantes ?
Aux tumultueuses clameurs
Qu'excite le dieu que j'adore,

Au bruit des thyrses enchanteurs,
Comment peux-tu dormir encore ?

Lève ta tête appesantie,
Tandis que sous mille vapeurs
Ta raison encore engourdie
Admet nos joyeuses fureurs.

Bacchus lui-même te présente
De quoi ranimer tes vieux ans.
Bois ! et la jeunesse riante
Revivra sous tes cheveux blancs.

Eveille-toi, Silène, éveille-toi !
Bois à longs traits ; renouvelle l'ivresse
Qui tient tes sens enchaînés sous sa loi.
Crains le retour de l'austère sagesse.
Eveille-toi, Silène, éveille-toi !

Mais quoi ! de pampre couronnée,
Quelle foule désordonnée
Arrive en ce séjour divin ?
Dieux ! que vois-je ? Jupiter même
A quitté de son diadème
L'embarras fastueux et vain !

Il vient. Tout l'olympé à sa suite,
Se livre au transport qui l'invite
A rendre hommage au Dieu du vin.

O Dieu charmant ! Le maître du tonnerre,
Soumis à ta voix ,
Pour te fêter s'unit avec la terre ;
Tout subit tes loix !

Buvons , amis ! c'est Bacchus qui m'inspire.
Buvons ! buvons ! De son charmant délire
Goûtons les attraits !
Il nous invite avec un doux sourire.
Buvons ! Lui seul n'exerce son empire
Que par des bienfaits.

Quand j'eus achevé , pour toute réponse ,
Amintas sourit, et Chloé me parla ainsi :

Voilà sans doute une belle chanson ! mais , te
le dirai-je , Lamon ? ta voix n'est que brillante
et forte. On voit bien qu'elle n'a point encore
exprimé l'amour. Crois-moi : tant que ton
cœur demeurera insensible , renonce au prix
du chant. Ah , Lamon ! dans l'âge de la ten-

dresse, comment est-il possible qu'aucune bergère n'ait touché ton cœur?

Pendant qu'elle m'adressoit ces paroles, la pauvre Philis se détournoit, en cachant dans ses deux belles mains sa rougeur et les pleurs qui s'échappoient de ses yeux : mais elle les cachoit inutilement. Ils couloient avec tant d'abondance, que je les appercevois cependant hélas oui ! je les voyois couler, et mon insensible cœur restoit froid à cette vue ! Je les voyois ; et loin de les essuyer par mille ardens baisers, j'aigrissois encore sa douleur par les éclats de rire les plus immodérés. Pourquoi, dis-je à Chloé, pourquoi veux-tu que je passe, ainsi que vous, les beaux jours de ma jeunesse à soupirer dans les réduits cachés de quelque vallon solitaire, tandis que je puis me couronner de fleurs, courir les côteaux et les bois, folâtrer comme un jeune daim, et chanter gaiement comme les oiseaux ? Non, Chloé, jamais l'amour n'aura d'empire sur mon cœur ; jamais aucune belle ne me rendra sensible.

Oui, en vérité ! je disois tout cela, et bien d'autres choses encore que je n'ose répéter, tant leur souvenir me rend confus.

Cependant Amintas, qui jugeoit par son propre cœur des tourmens que devoit endurer la pauvre Philis (car c'est un des grands effets de l'amour de rendre compâti-sant aux peines d'autrui); Amintas, dis-je, crut qu'il étoit à propos de m'éloigner d'elle, pour lui épargner le chagrin d'entendre blasphémer ainsi le dieu le plus cher à son cœur.

Il m'interrompit donc, et me demanda sèchement, si je n'avois jamais vu la grotte de Palémon. Non, lui répondis-je avec étonnement; mais pourquoi me fais-tu cette question? Suis-moi, me dit-il. Alors il me prit par la main, et nous quittâmes les bergères.

Après deux heures de marche, nous arrivons au bord d'un lac immense, environné de rochers couverts de mousse et de buissons à moitié desséchés. Vers le milieu s'élève à la hauteur des plus grands arbres, une colline escar-



pée, du centre de laquelle sort continuellement un bruit confus, assez semblable au mugissement éloigné d'un fleuve agité par la tempête. Nous parcourons long-temps les bords du lac, sans que rien nous en facilite le passage. Enfin, un bateau de jonc se présente, et nous gagnons la colline.

Cette masse caverneuse présente vers le couchant une ouverture à demi fermée par un tissu de lierre, de mûriers sauvages et de lyseron, au dessus de laquelle s'avance un quartier de rocher où l'on a gravé cette inscription :

A CEUX QUI FUIENT L'AMOUR.

Entrons, me dit Amintas ! Mais voyant que j'hésitois, il m'attira dans la grotte.

Il me sera peut-être difficile de te donner une juste idée de ce réduit. Ce n'est point un de ces antres terribles, dont les voûtes, prêtes à s'écrouler, font dresser les cheveux du voyageur le plus intrépide : ce n'est pas non plus une de ces grottes chéries des amans, où la

mousse favorable offre par-tout un trône au plaisir. C'est un temple majestueux, pratiqué par la nature; un assemblage de beautés imposantes et douces, dont l'effet rapide se communique aux âmes sensibles d'une manière étonnante. Les zéphirs semblent en faire leur demeure habituelle : ils y portent chaque matin le parfum des fleurs du voisinage; mais le bruit qu'ils font en se jouant dans les angles des rochers, a je ne sais quoi de plaintif, de gémissant, qui éloigne toute idée de joie. Il en est de même des sources innombrables qui entretiennent dans ce merveilleux séjour une fraîcheur délicieuse : elles sembleroient devoir l'égayer par un doux gazouillement; mais elles ne roulent qu'avec peine parmi des cailloux inégaux, et leur murmure confus a quelque chose de sanglottant qui attriste. D'ailleurs, les rayons du soleil n'y portent qu'une lumière interceptée, un jour incertain, qui, joint au frémissement éloigné des arbres balancés par les vents, laisse au

fond du cœur une teinte sombre qu'on ne peut effacer. En un mot, quelque beau que soit ce lieu, quelque envie qu'on eût d'y trouver la joie et les plaisirs, une subite mélancolie saisit en entrant ; des pleurs involontaires s'échappent des yeux ; et par un attrait inconcevable, on se plaît à les répandre, avant même d'en connoître le sujet.

Mais celui dans l'ame duquel l'amour n'a point encore pénétré, ne sent pas la moitié du charme de ce séjour enchanté : aussi ne me causa-t-il d'abord qu'une foible admiration ; car je n'avois pas encore en moi le principe du vrai beau.

Il n'en étoit pas de même d'Amintas. A peine entré dans la grotte, son maintien sévère disparut, et fit place à une voluptueuse langueur. Il versa des larmes de tendresse, garda quelque temps le silence, et me fit ensuite approcher d'une pierre large et polie, sur laquelle une main inconnue a gravé ces vers :

Si de l'Amour vous craignez la blessure,
N'erreZ jamais sur le bord des ruisseaux ;
N'écoutez ni leur doux murmure,
Ni le ramage des oiseaux.

Fuyez l'ombrage solitaire
Et le silence des forêts.
Souvent à l'ombre du mystère,
L'Amour aime à lancer ses traits.

Que le muguet, la rose et l'épine fleurie
Répandent loin de vous leurs parfums enchanteurs.
C'est loin de vous que la prairie
Doit étaler ses brillantes couleurs.

Que du zéphir l'haleine caressante
Ne vous suive jamais au milieu des vergers.
Que le soleil couchant, que l'aurore naissante,
L'azur des cieux, les nuages légers,
Les météores passagers,
Le flambeau de la nuit, sa paisible lumière,
La féconde rosée et les astres épars ;
Enfin que les beautés de la nature entière
N'arrêtent jamais vos regards.

Que jamais vers les cieux vos ames élancées
N'éprouvent de ravissement;
Et que jamais un tendre sentiment
Ne repose sur vos pensées.

Craignez de vous laisser charmer
Par l'attrait de la rêverie.
Qui s'abandonne à la mélancolie,
Sent bientôt le besoin d'aimer.

Ne soyez jamais seul; mais fuyez la présence
De l'amant qui se plaît à conter ses plaisirs.
Refusez-vous à toute confidence:
L'exemple du bonheur allume les desirs.

Eloignez-vous de nos danses légères;
N'écoutez point les accens du hautbois;
Fuyez l'approche des bergères;
Fuyez les sons flatteurs de leurs charmantes voix:
Fuyez les yeux de la brune piquante,
Qui lancent des éclairs si prompts et si puissans;
Fuyez les regards languissans
De la blonde touchante.

Enfin évitez tous nos jeux ;
Fuyez notre gaieté solâtre,
Et sur-tout sur un sein d'albâtre
Gardez-vous de jeter les yeux.

Craignez d'être témoin de l'amoureuse ivresse
De l'amant qui jouit du baiser le plus doux.
Dérobez-vous aux pleurs de joie et de tendresse
Qui s'échappent des yeux des fidèles époux.

Craignez que le doux nom de père
Soit quelquefois prononcé devant vous :
Détournez-vous des soins empressés d'une mère
Qui caresse un enfant jouant sur ses genoux.

Fuyez.... Mais quelle est ma folie !
Ah ! pour aimer vous reçûtes le jour.
Si vous craignez d'obéir à l'Amour,
Priez les dieux de vous ôter la vie.

Cette lecture fit sur moi quelque impression ;
cependant je me gardai bien d'en laisser rien
entrevoir : au contraire , j'affectai de sourire

dédaigneusement , à l'exemple d'Amintas : mais quelle fut ma surprise , lorsque en me détournant , je vis qu'il m'avoit laissé seul dans la grotte ! Je l'avoue : à cet abandon , auquel je n'étois pas préparé , je me sentis frappé d'une frayeur semblable à celle d'un enfant que la nuit sombre auroit surpris au milieu d'une épaisse forêt. Je sortis à pas précipités , et courus vers le rivage , où nous avions laissé le bateau de jonc. O surcroît de malheur ! Amintas s'en étoit servi pour regagner l'autre bord. Pour le coup mon trouble devint si grand , que je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. Soit dépit , soit un autre sentiment (car je ne voyois pas bien clair dans mon ame) , mes premières larmes demandèrent à couler. Indécis sur le parti que je devois prendre , je demurai long-temps immobile , en proie aux plus cruelles pensées. Enfin , je me déterminai à rentrer dans la grotte.

Je relus plusieurs fois les vers , et toujours avec plus d'émotion. Le calme du lieu opéra

insensiblement. Mon cœur s'amollit, un torrent de larmes inonda mes joues.

Cependant (juge de mon opiniâtreté !) mes idées d'indépendance revenoient encore combattre dans mon ame, lorsqu'un nouveau spectacle acheva de me glacer d'épouvante.

Un cri soudain et plaintif fit retentir les voûtes de la caverne. Une ombre s'avança vers moi, m'attira dans l'endroit le plus sombre, et me parla ainsi :

J'avois tout reçu des dieux ; j'étois riche, vertueux, bienfaisant, et par conséquent l'idole de toute la contrée ; mais mon cœur fut long-temps inaccessible à l'amour. En vain, dès mon premier printems, mille beautés s'empressèrent autour de moi : ma jeunesse se perdit dans l'indifférence, et l'âge des plaisirs étoit déjà loin, avant que j'eusse poussé un seul soupir. Hélas ! les dieux m'en punirent bien sévèrement ! Il parut alors une fille nommée Zara, dont rien n'égalait les charmes et la vertu (et en parlant ainsi, l'ombre soupairoit).

Tous les bergers, jeunes ou non, ne purent s'empêcher de l'aimer. Je l'adorai moi-même, malgré tous mes efforts ; mais ce fut en vain. Mirtil joignoit aux plus rares avantages, celui de la jeunesse ; il fut préféré.

Honteux, inconsolable d'avoir méconnu si long-temps la puissance de l'amour, je résolus de m'éloigner du reste des hommes. Je crus que cette grotte, alors habitée par les doux plaisirs, m'offriroit un abri contre ma douleur : je me trompai ; ils prirent tous la fuite à mon aspect ; les Driades abandonnèrent les arbres qui bordent ce lac. Les oiseaux s'éloignèrent en poussant des cris plaintifs. Je demurai seul en proie aux plus tristes regrets, et je mourus dans les larmes. Quelques Sylvains, touchés de mon sort, me creusèrent cette tombe, où ma sensibilité n'est pas entièrement éteinte. Souvent ranimé par le souvenir de ma flamme, je m'élève de la nuit du sépulcre, et le nom de Zara retentit encore dans cet asyle. La mélancolie seule règne dans

ma demeure, et nul berger avant toi n'y avoit pénétré sans un soudain attendrissement.

Rentre en toi-même, ô Lamon ! profite de l'avis que les dieux te donnent par ma voix. Ta jeunesse s'enfuit : aime pendant qu'il en est tems encore. Epargne-toi l'horreur d'une vieillesse repentante et solitaire. Aime ! ou prépare-toi à subir le sort de l'infortuné Palémon.

A ces mots l'ombre disparut, et je passai la nuit dans les plus tristes réflexions. Le souvenir de Philis déchira mon cœur. Je désespérai de lui faire oublier mon indifférence, et j'avois déjà pris la résolution de mourir dans ce séjour de tristesse ; mais au point du jour Amintas vint m'arracher à mon désespoir. Il me conduisit aux pieds de Philis, plus tremblant et plus confus que je ne puis l'exprimer.... Que te dirai-je, mon cher Daphnis ? La tendre bergère daigna me pardonner, et depuis ce jour jen'aieueque d'heureux momens.

P H I L È N E,
C A N T A T E,

I M I T É E L I B R E M E N T
D E M É T A S T A S E.

DI E U X ! qu'est-ce donc que je ressens ?
D'où naît ce trouble involontaire
Et ce désordre de mes sens !
O mon pauvre cœur ! je t'entends :
Le souvenir de ta bergère
T'agite en ces tristes instans.

Calme-toi , fais-toi violence ;
Crains de te trahir.
Songe que tu dois en silence
Aimer et souffrir.

Mais toujours souffrir et se taire !
Non , parlons ! . . . Oui , dussé-je lui déplaire ,
Je lui dirai : Pardonne au pouvoir de tes yeux
Un aveu téméraire,

Je t'aime, hélas! . . . ah! malheureux!

Si d'un regard sévère

Elle alloit rejeter mes feux! . . .

Sort cruel! dans le sein de ma jeune bergère

Mon cœur brûle de s'épancher;

Et cependant ce cœur, par un desir contraire,

Met tous ses soins à s'en cacher!

Doux zéphir, lorsque dans la plaine

Tu verras cet objet charmant,

Dis-lui tout bas : Jeune Climène!

Ce sont les soupirs d'un amant

Que te répète mon haleine.

Et toi, dans ta course incertaine,

Ruisseau, gémis plus tristement.

Dis-lui : Ces larmes que j'entraîne

Pour toi coulent incessamment;

Mais n'allez pas imprudemment

Lui nommer le pauvre Philène.

A D O N I S.

LE vieux Silène , pressé par une troupe de pasteurs de raconter une histoire , leur dit un jour celle que voici :

Qui ne sait de quelle ardeur la belle Cythérée brûla pour le jeune Adonis ? Qui n'est ému des soins touchans qu'elle mit à l'enflammer ! Elle n'ignoroit pas que rien ne nuit plus à l'amour que l'inégalité ; aussi ne se montra-t-elle d'abord à son amant que sous la forme d'une simple bergère. Elle eut long-temps la délicatesse de le tenir dans cette erreur , et tous deux y gagnèrent bien des plaisirs. Heureuse si ce secret avoit pu ne lui point échapper ! Mais les dieux même ne sont pas exempts d'imprudence , lorsqu'ils se laissent guider par l'amour.

Dans un de ces momens d'abandon , où l'on est prêt à tout sacrifier pour ce qu'on aime ,
la

la tendre déesse songea qu'il étoit tems de mettre le comble au bonheur d'Adonis, en le faisant participer à sa gloire ; et soudain le timide berger fut transporté dans les airs sur un char traîné par des colombes. Vous peindrai-je son ravissement, lorsque tendrement pressé dans les bras de Vénus, dégagée de sa ceinture, il vit l'Amour sourire à ses côtés, tandis que le chœur nombreux des plaisirs folâtroit autour d'eux, en chantant son triomphe? Jeunes amans ! qu'est-ce que le vain prestige de la gloire, auprès de la tendresse ? Bientôt Adonis oublia la pompe qui l'entourait, pour ne s'occuper que de son amante.

Mais la vindicative Junon les vit du haut de l'Olympe. Prompte à saisir le moment propice à sa haine, elle usa du pouvoir que les dieux ont sur le cœur des mortels, imprima dans celui du jeune homme le respect et la crainte ; et voilà qu'à l'instant où Vénus s'attendoit aux transports les plus doux, son foible amant, ébloui de tant d'éclat, se sentit glacer

H

dans ses bras. Un culte religieux fit place aux plus vives caresses, et Vénus se repentit de son indiscretion. Dans son dépit, elle ordonne à sa cour de disparaître. Le berceau qui jusqu'alors avoit favorisé leurs plaisirs, les revoit de nouveau sous des formes humaines.

Il n'est plus tems, ô Vénus ! ton ennemie a trop bien su tourner contre toi ta propre faute. Sans cesse elle repait Adonis du souvenir de ta splendeur ; il n'ose plus comparer sa destinée à la tienne ; le respect empoisonne son amour. Adieu jeux innocens et tendres larcins ! adieu querelles et racommodemens ! adieu familiarité ! adieu plaisirs !

La triste déesse employa plusieurs jours à rappeler , entre elle et son amant , à force de soins et de caresses, la source du vrai bonheur, l'égalité : mais n'y parvenant pas au gré de ses souhaits , elle conçut un projet dont je vous apprendrai l'issue.

Pour Adonis, loin de s'enivrer d'une vaine gloire, il devenoit de jour en jour plus triste.

Ce n'est pas que son amour diminuât. Quel cœur seroit assez barbare pour oublier les faveurs de Vénus? Non. Au contraire; sa passion prenoit chaque jour de nouvelles forces; mais qu'il est cruel d'aimer une déesse, et de sentir qu'on est homme! de posséder une immortelle, et d'être sans cesse obsédé de l'importune idée d'une fin prochaine! car le bruit venoit de se répandre qu'un oracle funeste condamnoit Adonis à perdre bientôt la vie.

Souvent pensif et solitaire, il se plaisoit à revoir le bosquet qu'ils avoient autrefois le plus fréquenté. Là, tout entier à sa mélancolie, il songeoit à la bizarrerie de son sort; et par une suite de la vengeance de Junon, lorsqu'un souvenir agréable se retraçoit à son esprit, ce n'étoit point la reine de Gnide, c'étoit toujours la simple bergère, c'étoit son égale qu'il aimoit sur-tout à se rappeler.

Je vais vous répéter ce qu'il adressoit un jour aux premiers témoins de ses plaisirs.

H ij

Aimables eaux, fraîche et claire fontaine (1)
Où souvent de mes sens l'aimable souveraine
 Plongea ses membres délicats,
Jeune et beau peuplier, colonne bienfaisante,
Dont (j'en soupire encor) la tige complaisante
 Eut le bonheur d'appuyer ses appas;
Gazon qu'elle foula; branches voluptueuses,
Qui, courbant vers son sein vos feuilles amoureuses,
 Admirâtes ses beaux contours;
Air pur où mille et mille amours,
Invisibles témoins de ma naissante ivresse,
Par un de ses regards ravirent ma tendresse;
 Favorables à mes soupirs,
 Ecoutez mes derniers desirs!

Si c'est du ciel la volonté suprême
Que, consumés bientôt par mon amour extrême,
 Mes jours s'éteignent dans les pleurs,
Souffrez que parmi vous mon corps trouve un asyle,
Et que mon ame errante en ce désert tranquille,
 Res sente encor vos premières faveurs.

(1) Ces trois strophes et les deux suivantes sont imitées de Pétrarque.

Ah ! d'un œil moins ému , dans ce moment terrible ,
Je verrai de la mort le regard inflexible.

J'oserai trouver des douceurs
Dans ses plus funestes rigueurs ,
Si de tous ses liens enfin débarrassée ,
Mon ame se repaît de la douce pensée
De laisser en de si beaux lieux
Les restes d'un cœur malheureux :

Peut-être un jour la beauté qui m'engage ,
Cédant au doux plaisir de revoir ce bocage ,
Reviendra parmi vous encor.
Peut-être , hélas ! peut-être , au fond de l'ame émue ,
Au seul aspect du lieu qui m'offrit à sa vue ,
Son œil troublé m'y cherchera d'abord.
Mais , ô douce pitié ! sous la pierre funeste
Voyant de son ami le déplorable reste ,
Soudain ses soupirs amoureux
Me redemanderont aux dieux.
Lui refuseront-ils , témoins de son supplice ,
Ce qu'Orphée autrefois obtint pour Euridice ?
Non , un regard de ses beaux yeux
A droit de tout obtenir d'eux.

Cette idée lui procura quelques instans d'un

vrai plaisir. L'immortalité étoit devenue l'objet de ses desirs les plus pressans, moins par l'ambitieux orgueil d'être conté parmi les dieux, que par la pensée d'éterniser son amour ; car je vous l'ai déjà dit, bergers, la seule cause de sa douleur étoit de ne pouvoir offrir à Vénus que les transports d'une jeunesse passagère.

Cependant il ne tarda pas à rejeter ce rêve consolant. Sa mélancolie le ramena insensiblement à ses premiers regrets, et voici ce que lui dicta sa mémoire.

O souvenir ! Du haut de cet ombrage
Les rameaux sur son sein agitant le feuillage ,
Versoient un déluge de fleurs ;
Et toujours plus modeste au milieu du nuage,
Des zéphirs amoureux elle reçut l'hommage,
De cet air doux qui gagne tous les cœurs.
Mille roses alors fraîchement effeuillées,
Ou tomboient par flocons, ou voloient déployées
Sur sa robe et ses blonds cheveux ;
Sur la terre et les flots joyeux ;

Où bien, jouets charmans d'un aveugle délire,
En circulant dans l'air, aux autres sembloient dire :

Mes sœurs, ce ravissant séjour
Est l'empire du tendre Amour.

Combien de fois dis-je alors en moi-même,
Saisi d'un saint respect : Cette beauté suprême

A coup sûr est fille des cieux.

Son air, son doux maintien, au milieu de sa gloire,
Ravirent à tel point mes sens et ma mémoire,

Que je ne pus reconnoître ces lieux.

Où suis-je, demandai-je ? et par quelle aventure,
Jusqu'au ciel élevé, moi, foible créature,

Osé-je ici parmi les dieux

Porter un regard curieux ? . . .

Depuis ce jour, hélas ! cette eau tranquille et pure,
Ce peuplier charmant, ces fleurs, cette verdure,

Sont le seul asyle où mon cœur

Retrouve encor quelque douceur.

Bergers ! je vais vous apprendre un secret
qui n'est connu que de moi ; vous croyez tous
qu'Adonis est mort. On vous a dit mille fois
que ses membres furent déchirés par un

monstre furieux : ne croyez rien de tout cela. N'ajoutez point foi à l'oracle prétendu qui le menaçoit d'une fin prochaine, non plus qu'aux larmes que la déesse versa sur sa tombe. Ce n'étoit qu'un vain simulacre inventé par elle-même, pour tromper la crédulité des bergers, et justifier l'absence d'Adonis. Pour celui-ci, Vénus l'enleva secrettement, et le transporta dans une îsle inconnue à son ennemie. Là, elle obtint du destin le pouvoir de l'immortaliser, et lui sacrifia tous ses momens. A peine reparut-elle quelquefois parmi les dieux : ils firent de vains efforts pour la retenir. Ni Vulcain ; ni Mars ; ne l'empêchèrent de rejoindre son bien-aimé, près duquel elle vit en simple mortelle ; et si vous ignorez pourquoi Paphos et Gnide ne revoient plus leur reine, c'est qu'elle préfère à la pompe des temples et à l'encens des autels, une vie paisible, et sur-tout les caresses de son amant.

LA FIN DU SIÈCLE PASTORAL.

L'AGE d'or ne régnoit plus ; déjà les orgueilleux habitans des villes abandonnoient les campagnes à des cultivateurs mercenaires : ceux-ci, victimes du luxe ou de l'avarice, n'avoient plus qu'une existence pénible ; accablés du mépris des riches , ils osoient à peine jeter un regard sur eux-mêmes : les institutions sociales les avoient dégradés à leurs propres yeux ; et cette fierté que la nature imprima dans le cœur des hommes , ne servit qu'à les faire gémir de n'être pas au premier rang. S'élever devint l'objet de tous les desirs ; tout parut permis pour y parvenir ; et bientôt , ô vertu ! tu cessas d'être la reine du monde. Aussi les plaisirs simples furent-ils méconnus. Les ruisseaux continuèrent de serpenter parmi les cailloux et les fleurs ; mais le laboureur grossier ne prêta plus l'oreille à

leur murmure. Les oiseaux chantèrent, et il continua d'être triste. Zéphyre le rafraîchit en vain de son haleine parfumée, lorsque baigné de sueurs il recherchoit l'ombrage, en maudissant les rigueurs d'un travail forcé. Il devint presque insensible aux douceurs du repos, et le sentiment de sa misère troubla jusqu'aux plaisirs de l'amour.

Cependant un petit coin de terre sur les bords de l'océan, conservoit encore les mœurs primitives. Les arts n'y étoient pas portés au-delà des besoins, et les besoins étoient en petit nombre. Une cabane, un petit troupeau, des champs, des pâturages communs à tous les habitans, quelques troncs d'arbre creusés pour servir de barques, quelques vases d'argile pour ramasser le lait et le jus du raisin, des instrumens de labourage, des peaux d'animaux pour vêtemens, et quelques flûtes champêtres, tels étoient les arts de ces hommes fortunés. Les noms de richesse et d'or étoient aussi inconnus que ceux de crime et de mal-

heur ; en un mot , c'étoit encore l'âge d'or. Heureux mortels , si le hasard funeste ne les avoit pas tirés de leur ignorance !

Philis et Ménalque vivoient dans cette belle contrée. Ils étoient jeunes , et s'aimoient comme on aime , lorsqu'avec un cœur tendre on se laisse guider par la nature. Tant que le jour duroit , les mêmes champs , les mêmes ombrages étoient témoins de leurs caresses et de leur félicité ; ils vivoient des mêmes fruits , buvoient au même vase , se baignoient dans la même fontaine , et la nuit une même cabane servoit d'asyle à leur amour. Heureux sans y songer , et sans avoir même aucune idée du malheur , ils n'éprouvoient point ces agitations violentes qui empoisonnent les plaisirs de l'homme civilisé ; c'étoit un bonheur paisible , une joie douce et continue , des ans d'un cours égal ; et facile comme la pente d'un ruisseau qu'aucun obstacle n'arrête. Qui croiroit que le malheur de la contrée dût commencer par un couple si charmant ?

Un matin, Ménalque sortit de sa cabane pendant que Philis dormoit encore, et contre son usage, il fut long-tems absent. En vain Philis le chercha, l'appela de tous côtés: le soir étoit venu, lorsque enfin elle le vit accourir. Soudain elle se jeta dans ses bras, et le couvrit de baisers, en lui reprochant tendrement l'inquiétude qu'elle venoit d'éprouver.

Lecteur ! ma muse m'a révélé leurs discours, je vais te les répéter ; mais si l'extrême naïveté blesse ton oreille délicate ; rappelle-toi leurs mœurs, et songe aux siècles nombreux qui se sont écoulés depuis cet heureux tems.

P H I L I S.

D'où viens-tu donc, mon cher Ménalque ? Pourquoi me laisser seule pendant une journée entière ? Tu ne réponds rien ! Dans quel trouble te voilà ! O mon bien-aimé ! qui t'a mis ainsi hors d'haleine ?

MENALQUE.

Laisse-moi respirer, Philis ! Laisse-moi revenir de ma frayeur.

PHILIS.

Ah dieux ! quelque tigre t'auroit-il poursuivi ?

MENALQUE.

Ce ne sont point les tigres qui ont causé ma crainte, mais les voleurs.

PHILIS.

Tu me fais trembler ! Qu'est-ce donc que des voleurs ? Jamais ce mot n'avoit frappé mon oreille.

MENALQUE.

Ce sont.... frémis, ô Philis ! Ce sont des hommes qui égorgent les voyageurs, afin de s'emparer de ce qu'ils possèdent.

PHILIS.

Ah que me dis-tu là ? des hommes ! Mesche-

veux se dressent sur ma tête ! Des hommes !...
en aurois-tu vu quelqu'un ?

M É N A L Q U E.

Non. Mais on vient de m'apprendre qu'on
ne peut trop les éviter.

P H I L I S.

Assurément on s'est moqué de toi, mon
pauvre Ménalque, et tu veux m'en faire ac-
croire à ton tour ; mais tu ne me persuaderas
jamais que des hommes....

M É N A L Q U E.

Je ne sais si l'on s'est moqué de moi, Philis :
il seroit bien triste, en effet, que nous dus-
sions craindre nos semblables. Cependant je
vais te raconter la singulière aventure qui
vient de m'arriver.

Je revenois du temple d'Apollon, où je suis
allé ce matin porter une offrande pour le
pauvre Palémon, qui tomba malade hier au
soir. Pressé de revenir vers toi, je cotoyais la

mer depuis un quart d'heure : voilà que tout-à-coup il s'est élevé une si furieuse tempête, que les feuilles des arbres, confondues avec les tourbillons de poussière, me permettoient à peine d'ouvrir les yeux : après quelques instans d'une marche extrêmement pénible, à cet endroit où des rochers escarpés bordent le rivage, il m'a semblé que les cris de plusieurs hommes se mêloient au bruit des vents et des flots en furie. Ce sont des infortunés qui se noient, me suis-je dit à moi-même : ah ! s'il m'étoit possible de les secourir ! puis gravissant, au péril de ma vie, le sommet de ces roches affreuses, que les pas d'aucun mortel n'avoient foulées jusqu'alors, j'ai vu presque à mes pieds un bateau cent fois plus considérable que celui qui nous sert à traverser le fleuve. Ce vaisseau (car c'est ainsi qu'ils ont nommé leur énorme barque), ce vaisseau donc contenoit plus de deux cents hommes ; et quoique demi brisé, il luttoit encore contre les vagues et les écueils,

O ma bien-aimée ! quel affreux spectacle
que celui d'une troupe de malheureux que
l'effroi de la mort environne ! Je crois les voir
encore, pâles, défigurés, et donnant les mar-
ques du plus terrible désespoir : les uns puis-
sant dans leur frayeur même un nouveau de-
gré de vigueur, redoubloient d'efforts, et bri-
soient leurs foibles rames contre les vagues
amoncelées ; les autres , déplorables jouets
d'une terreur aveugle , couroient tumultueu-
sément d'un cordage à l'autre , sans savoir ce
qu'ils avoient à faire : ceux-ci, dans une cruelle
perplexité , se tenoient élançés hors du vais-
seau , toujours prêts à se précipiter dans la
mer , et toujours retenus par l'aspect d'une
mort inévitable : le plus grand nombre, enfin ,
à genoux , tantôt prosterné , tantôt levant les
yeux et les mains au ciel , pousoit de longs
gémissemens , et nommoit à grands cris ,
celui-ci son pere , celui-là son frere , cet autre
ses enfans et son épouse. Tous demandoient
aux dieux , pour unique faveur , de ne pas les
laisser

laisser mourir sur une terre étrangère, loin de ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Non, jamais rien de semblable ne s'étoit offert à ma pensée.

Ému jusqu'au fond de l'ame, et rempli de leur frayeur, je me suis mis à genoux : mes cris se sont comme involontairement mêlés aux cris de ces malheureux, et j'ai fait à Neptune la plus fervente prière dont mon cœur ait jamais été pénétré. Les yeux continuellement fixés sur le vaisseau, je n'attendois, pour me jeter à la nage, que l'instant où l'un de ces infortunés seroit tombé dans les flots ; mais heureusement les dieux se sont laissés fléchir ; le ciel est devenu plus serein ; un vent calme les a portés doucement sur un petit rivage, entre deux rochers ; dont leur barque fracassée s'est fait un abri salutaire.

Dès que j'ai vu qu'ils n'avoient plus à craindre aucun danger, je me suis approché du rivage, et m'arrêtant au bord d'un petit bois, je m'y suis caché pour jouir plus aisément

du doux plaisir de les voir débarquer. Quel changement ! ô ma bien-aimée ! que l'homme passe avec rapidité du plus affreux désespoir à la plus excessive joie ! Représente-toi, ma chère, une foule de jeunes daims, lorsque échappés aux poursuites des loups et des chasseurs, ils bondissent ensemble dans un pré voisin de leur retraite. Tels, et plus transportés encore, ces pauvres navigateurs sautoient de joie en mettant le pied sur la rive. Oubliant leurs dangers et leurs travaux passés, les uns se prenoient par la main, et dansoient comme de jeunes époux ; les autres s'embrassoient affectueusement, comme des amis qui se revoient après une longue absence, tandis que les plus religieux chantoient, au son des instrumens, des hymnes à la louange de leurs dieux tutélaires.

Enivré de leur joie, et desirant de voir de plus près ces instrumens, dont la forme m'étoit aussi inconnue que l'étonnante harmonie qu'ils rendoient, je me suis insensiblement ap-

proché. Alors un vieillard , autour duquel tous les autres paroissoient s'empreser , m'ayant apperçu par hasard , il lui est échappé un cri de surprise qui m'a saisi d'épouvante. J'ai pris la fuite ; mais cet homme vénérable m'a rappelé avec tous les témoignages de l'amitié : Jeune homme , ma-t-il dit , qui que tu sois , ce sont les dieux qui t'envoient : viens , ne crains rien ; c'est en leur nom que je t'appelle : viens recevoir le tribut que je leur ai promis.

J'aurois cru faire un crime en n'allant pas vers celui qui m'appeloit au nom des dieux : je m'en suis donc approché ; alors le bon vieillard a dit à celui qui étoit à ses côtés : Mon fils , allez vous-même au vaisseau , apportez-moi ce que vous trouverez de plus précieux et de plus rare , afin que j'acquitte la promesse que j'ai faite aux dieux ; puis se tournant vers moi , il a continué son discours en ces termes :

Je suis un des plus riches citoyens d'Argos ; la soif de l'or m'a conduit aux extrémités du monde : j'en reviens chargé de richesses ; mais

peu s'en est fallu que la mer ne les ait englouties pendant cette tempête : j'ai invoqué les dieux ; je leur ai promis de combler de mes biens le premier homme qui s'offrirait à ma vue , si j'échappais à la mort , ainsi que tout mon équipage : ils m'ont exaucé. Tu es l'homme heureux qu'ils offrent à mes premiers regards ; je rends grâces à ces dieux bienfaisans de m'avoir offert si promptement l'occasion d'accomplir mon vœu.

Alors le fils du vieillard est revenu chargé d'un grand vase , sous le poids duquel il paroissoit fléchir. Il l'a déposé aux pieds de son père , et celui-ci lui a dit : Jeune homme , ce vase est à toi : vois ! il est d'or , et tout rempli de perles , de diamans , enfin de mes plus rares bijoux.

P H I L I S.

Que tout ce que tu me dis m'étonne ! De l'or , des perles , des bijoux ! ces choses me sont inconnues : cela est-il utile aux troupeaux ?

M E N A L Q U E.

J'ai fait cette question, ainsi que toi; mais tous ceux qui entouroient le vieillard se sont mis à rire. Non, m'a dit celui-ci, les moutons ne peuvent pas plus s'en nourrir, que des pierres qu'ils foulent aux pieds. Que veux-tu donc que j'en fasse, lui ai-je répondu? Alors ils se sont mis à rire plus fort: une soudaine rougeur m'a couvert le visage; je me suis senti si piqué de ce rire insultant, que les regardant avec dédain, je leur ai dit: J'ai aussi un beau vase, dans lequel ma Philis recueille le lait de ses brebis; mais il est d'une forme bien plus agréable et plus commode que celui-ci: c'est moi qui l'ai façonné avec de l'argile que j'ai fait durcir au feu. A ces mots, les éclats ont redoublé, au point que ne sachant plus quelle figure faire, je me préparois à fuir; mais le vieillard leur a imposé silence, et m'a retenu, en me disant: Ecoute-moi, jeune

homme , voici quel usage tu pourras faire de ces richesses :

Tu pourras avoir en échange , des prés , des bois , des champs fertiles , et de nombreux troupeaux ; tu te feras servir , ainsi que moi , par une foule d'esclaves qui cultiveront tes terres ; car les soins pénibles et grossiers du labourage ne seront plus faits pour toi : tu passeras ta vie dans l'oisiveté et les plaisirs ; tu seras puissant et respecté ; tous ceux qui sont aujourd'hui tes égaux fléchiront devant toi , soumis à tes moindres volontés. — Et ma Philis ? — Ta Philis partagera ta grandeur et tes plaisirs ; elle sera la plus puissante après toi : vêtus d'or et de pourpre , tantôt environnés des mets les plus délicats et des parfums les plus doux , tantôt sommeillant doucement au son des instrumens les plus harmonieux , votre vie ne sera qu'une longue suite de voluptés : vous vous livrerez alors à toute votre tendresse ; vous ne serez plus distraits par les soucis et le travail : depuis les premiers

rayons de l'aurore , jusqu'au coucher du soleil , vous pourrez vous couronner de fleurs et chanter vos amours , tandis que vos esclaves feront votre moisson : ainsi , ta Philis ne sera plus exposée aux rayons brûlans du midi ; son tein délicat ne sera point hâlé comme celui des simples bergères , et ses doigts charmans ne craindront plus d'être déchirés par les ronces sauvages ; ils ne toucheront plus que la lyre.

Quoi ! me suis-je écrié , ma Philis sera plus heureuse ! Aussitôt soulevant le vase , je l'ai mis sur mes épaules , et j'étois prêt à partir ; mais le vieillard m'a encore arrêté , en me recommandant de me bien garder des voleurs. C'est alors que j'ai su de lui comment il y a des hommes assez avides de richesses , pour passer leur vie dans les chemins , et massacrer impitoyablement tous ceux qui sont chargés de ces malheureux biens. Peu s'en est fallu que je n'aie jeté mon fardeau pour le fouler aux pieds , dans ma juste indignation ; mais

je me suis souvenu de toi , et le desir de te procurer un plus grand bonheur , m'a fait résister à ce premier mouvement : j'ai quitté le vieillard , en le recommandant à la bonté des dieux , et j'ai continué ma route avec mon fardeau.

O ma Philis ! que j'ai payé cher ce court instant d'avidité , par la frayeur mortelle dont je n'ai pas cessé d'être tourmenté ! Imagine-toi , ma bien-aimée , que je croyois toujours être poursuivi par ces hommes féroces , contre lesquels le vieillard m'avoit recommandé de me tenir en garde : tout étoit à mes yeux un sujet de crainte ; chaque nouvel objet que j'apercevois dans le lointain , le plus petit bruit , tout , jusqu'à mon ombre , portoit dans mon cœur un frémissement inconcevable.

Enfin , après des transes continuelles , je suis heureusement parvenu jusqu'au bord du fleuve : je voyois ma chaumière ; j'aurois dû me croire en sûreté ; mais loin de reprendre mes sens , je sentoís que ma frayeur croissoit

à chaque instant. J'étois si troublé, qu'en mettant le pied dans le bateau, j'ai mal-adroitement renversé mon grand vase ; une partie des richesses qu'il contenoit est tombée au fond de l'eau : juge de ma douleur ! Frappé de ce coup imprévu , j'ai fait un cri aussi perçant que celui qui verroit son père ou ses enfans écrasés par la foudre : peu s'en est fallu que, dans mon désespoir , je ne me sois précipité dans les flots ; mais les dieux ont daigné me regarder en pitié : cet accident, que j'avois cru si fâcheux, m'a fait revenir à moi-même.

Ainsi , lorsqu'au milieu de la nuit les songes effrayans nous offrent des images sinistres, un spectre plus hideux, un mouvement plus violent nous éveillent en sursaut : le cœur palpite encore un instant ; mais l'effroi se dissipe bientôt, et fuit avec le songe qui l'avoit fait naître.

De par Jupiter ! me suis-je dit, confus de ma foiblesse, il faut que je sois bien fou, pour

attacher tant de prix à ce vil fardeau de pierres , sous le poids desquelles j'ai pensé succomber vingt fois ! Insensé que je suis ! que me manquoit-il avant d'avoir ces richesses ? que m'importe d'être le premier de la terre , le seul possesseur de vastes campagnes , et de commander à des esclaves ? Des esclaves ! ... mes semblables ! Quoi , nous souffririons que Palémon , Mirtil et nos autres amis , se couvrissent de sueurs pour faire notre moisson , tandis que mollement oisifs Qu'a donc de si pénible le soin du labourage ? Où trouverai-je des mêts plus délicats que nos fruits , des liqueurs plus douces que le lait , et des instrumens plus harmonieux que la flûte ? En raisonnant ainsi avec moi-même , je jetois encore un dernier coup d'œil sur le vase ; un petit Amour m'a frappé par la beauté du travail : je l'ai pris pour te l'offrir , et rendre en quelque sorte témoignage de ce qui m'est arrivé dans cette étrange journée : j'ai précipité tout le reste dans le fleuve , et suis prompte-

ment accouru vers toi , bien soulagé sans doute , mais encore mal revenu de ma frayeur passée.

En achevant son récit, Ménalque tira de sa panetière le petit Amour qu'il avoit sauvé du naufrage. Philis lui témoigna par mille tendres caresses combien elle étoit satisfaite de son mépris pour les richesses. Elle accepta cependant avec transport l'offre du petit Amour, qui lui parut d'un travail achevé. Bientôt toutes ses compagnes le virent et furent informées de l'histoire de Ménalque. Bientôt tous les bergers , desireux de faire aussi des présens à leurs bien-aimées, se rendirent en foule au bord du fleuve. Ils trouvèrent le moyen d'en retirer le vase et les bijoux, et chaque bergère en fut partagée. Ce ne fut d'abord qu'un objet de curiosité ; mais on ne joue point impunément avec l'or. Insensiblement la vanité en fit un objet de luxe ; la contagion , inséparable de ce métal empoisonné par les dieux dans leur courroux, s'accrut par

degrés. Les bergers quittèrent leurs hameaux pour aller trafiquer dans les villes : ils osèrent même traverser les mers ; et cette contrée , la seule qui conservât encore les mœurs de l'âge d'or , ce pays si paisible , si simple , si libre , si heureux autrefois , connut enfin la propriété , l'industrie , le commerce , les arts , les vices et le malheur.

Z É L I S,
I N T É R M È D E
P A S T O R A L.

THE

LIBRARY

OF THE

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je composai cette petite Pastorale , je songeois moins à faire une pièce de théâtre , qu'à me procurer quelques scènes pour m'exercer à la composition musicale , que j'étudiois alors. Plus pressé d'assembler des croches que de faire des vers , je choisis un sujet qui demandât peu de travail ; et ce petit ouvrage fut terminé en peu de jours. Je ne prétends point , par cet aveu , demander grâce pour lui ; je sais trop que *le tems ne fait rien à l'affaire*. Si je risque cette observation , c'est que je n'ai rien autre chose à répondre à ceux qui pourroient me faire des reproches sur ce qui suit.

Le sujet de Zélis est puisé en partie

dans la nouvelle Zélis au bain de M. le marquis de Pezay. Je me suis servi de ce poème autant qu'il m'a été possible ; et, quoique je m'en sois écarté dans le plan que j'ai cru devoir suivre, il n'a pas laissé de me fournir des situations, des pensées et même quelquefois des couplets dont je n'ai pas craint de faire mon profit.

Est-ce un crime littéraire ? Ma conscience me dit que non. Au reste, afin de mettre le lecteur en état de séparer dans mon ouvrage ce qui est de moi, d'avec ce qui n'en est pas ; pour restituer au poète, que j'ai peut-être défiguré en l'habillant à ma manière, son véritable costume ; en un mot, pour qu'on ne puisse en aucune façon m'accuser d'avoir abusé de son texte, je vais
en

en extraire les endroits dont j'ai fait usage.

Sur environ quatre cents vers qui composent mon intermède, on en reconnoîtra une vingtaine que j'ai copiés entièrement, et peut-être une douzaine que j'ai changés, selon que la marche du récitatif ou la précision du dialogue m'ont paru l'exiger.

*Extrait du chant III de la nouvelle
Zélis au bain.*

. Apprends-moi donc, Zélis,
Qui t'a donné les colombes d'Elmis?
— D'Elmis, Almon? — Oui, d'Elmis elle-même.
Seroit-ce Hilas qui t'a fait ce présent?
Elmis et lui sont du même village;
Il la connoît on ne peut davantage.
Elmis prétend qu'Hilas est son amant;
Je n'en crois rien.... Mais, quoi! sur ton visage

146 A V E R T I S S E M E N T.

Quelle rougeur, Zélis, quel feu soudain !
C'est la chaleur qui colore ton teint ?
Aussi pourquoi fuir l'abri du feuillage ?
De mon troupeau dans ce bois renfermé,
Nymphé charmante , accepte le laitage.

.
Mais dans quel vase offre-t-il ce breuvage !
Ciel ! c'est la coupe.... Est-elle bien à toi,
Lui dit Zélis ? Almon , parle , dis-moi
D'où la tiens-tu ?

A L M O N.

Ce n'est point un mystère.
Hilas l'obtint des mains d'une bergère.
Pour un baiser Elmis l'obtint de lui ;
Pour un mouton je l'ai d'elle aujourd'hui.

Barbare Hilas ! dit Zélis, quel outrage !

A L M O N.

Serois-tu donc la rivale d'Elmis ?

Barbare Hilas ! répète encor Zélis.

A L M O N.

Quoi ! tu donnas cette coupe au volage ?

.
.

Z É L I S.

Rends-moi la coupe, et reprends un mouton,
Dix au-delà , si tu veux , davantage.

Non , dit Almon , non , ce n'est pas l'usage.
Rends le baiser qu'Hilas, reçut d'Elmis ,
Et je te rends la coupe au même prix..

Zélis soupire , et Zélis est plus belle.
Va , cent moutons , dit le pasteur malin ,
Ne valent pas un baiser sur ton sein.
Mais au baiser trouvant Zélis rebelle ,
L'adroit pasteur a changé de projet.
Almon demande à notre Hébé nouvelle
Le seul ruban qui pare son corset.

K ij

148 A V E R T I S S E M E N T.

Ah ! j'y consens , j'y consens , lui dit-elle ;
C'est un présent reçu de l'infidèle.
Elle l'accorde etc.

*Autre extrait du même Poème ,
chant V.*

Quand ma main lui donna le prix ,
L'autre jour dans le verd bocage ,
Tendre oiseau , tu les entendis ,
Les vains sermens de la volage

.
.
.

Hilas devoit voir cependant ,
Avant de voir changer la belle ,
La tige du lis éclatant
S'armer d'une épine cruelle.
L'épine , comme auparavant ,
N'armé que la rose nouvelle ;
Et des rubans de l'infidelle
Almon se pare en ce moment !

.

 O toi , des amans le modèle ,
 Oiseau , si sur les pas d'Elmis ,
 L'Amour avoit guidé ton aile ,
 Tu saurois mieux qui de Zélis
 Ou d'Hilas est le moins fidèle.
 Tu dirois comment cette Elmis
 Sut payer la coupe chérie.

Ma coupe , ô ciel ! Eh ! qui me l'a ravie ,
 Dit le berger , se montrant à Zélis ?

En comparant ces deux fragmens avec
 les scènes deuxième et septième de ma
 Zélis, on saura tout ce que je dois à M.
 de Pezay. Le reste m'appartient entiè-
 rement, tant pour l'ordre que pour les
 détails. Si cependant ma mémoire me
 trompoit ; si, dans le cours de l'ou-

vrage, ce que je ne crois pas, il se trouvoit encore une pensée, un mot que j'eusse imités, j'ose espérer qu'on ne m'accusera point d'avoir gardé un coupable silence. La franchise avec laquelle j'indique la source où j'ai puisé, doit me mettre à l'abri de tout reproche pour une légère omission, qui, je le répète, seroit involontaire.

Je demande maintenant à ceux entre les mains de qui ce livre pourra tomber, que cet aveu, que je devois à la justice, ne soit point un préjugé contre mon petit ouvrage, et qu'ils ne s'en forment pas une idée défavorable avant de l'avoir lu.

Kiv

P E R S O N N A G E S.

Z É L I S.

H I L A S.

A L M O N.

C H Œ U R D E B E R G E R S.

Le théâtre représente un paysage.

Z É L I S,
I N T E R M È D E.

SCÈNE PREMIÈRE.

Z É L I S, assise auprès d'une cage d'osier où sont deux tourterelles, travaille une corbeille de jonc. Elle se lève de temps en temps, et regarde autour d'elle avec inquiétude.

Il ne vient point! ... En vain je regarde sans cesse!...
Loin'de l'objet'de ta tendresse,
Hilas, qui peut te retenir?

Il m'avoit promis de venir
Avant le lever de l'aurore :
Le jour est tout près de finir,
Et cependant il ne vient point encore!
Hilas, qui peut te retenir?

Dieux! je frémis.... seroit-il infidèle?....
Non, non, cessez frayeur mortelle;
Hilas ne sauroit me trahir....
Mais qui peut donc le retenir?

Couple charmant, colombes amoureuses,
Don précieux de mon amant,
Vous êtes deux , que vous êtes heureuses !
Un jour entier vous paroît un moment.

Autant que vous je serois fortunée,
Si mon Hilas étoit présent.
Mais loin de lui la plus courte journée
Me dure plus qu'un an.

Couple charmant, colombes amoureuses,
Reprochez à mon cher amant
Tous ces instans, ces heures précieuses
Que loin de lui je passe en gémissant.

S C È N E I I.

ZÉLIS, ALMON, tenant un pot au lait

A L M O N à part.

Jus qu'au bout poussons l'aventure.
De rire à leurs dépens l'occasion est sûre ;
Profitons-en. (haut.) Bon jour , belle Zélis !
Qui t'a donné les colombes d'Elmis ?

Z É L I S.

D'Elmis?

A L M O N.

Oui, d'Elmis elle-même.

De les trouver ici ma surprise est extrême.

Ah! tu les tiens d'Hilas apparemment.

Elmis et lui sont du même village;

Il la connoît on ne peut davantage.

Je soupçonne entre nous qu'Hilas est son amant....

Quel feu monte sur ton visage?

Zélis, qu'as-tu? qui cause ta rougeur?...

Sans doute, c'est l'excès de la chaleur.

Il faut que je te donne un peu de ce laitage.

(Il tire de de sa poche une coupe dans laquelle il s'apprête à verser du lait.

Z É L I S.

Que vois-je? cette coupe est-elle bien à toi?

Parle sans feinte; Almon, dis-moi:

D'où la tiens-tu?

A L M O N.

Ce n'est pas un mystère.

Hilas l'obtint d'une bergère,

Pour un baiser Elmis l'obtint de lui ,
 Pour un mouton je l'ai d'elle aujourd'hui.

Z É L I S .

Barbare Hilas ! ah ! quel outrage !

A L M O N .

Bon ! serois-tu la rivale d'Elmis ?

Z É L I S .

Barbare Hilas !

A L M O N .

Malheureuse Zélis !

Quoi ! tu donnes cette coupe au volage !
 A-t-il pu mépriser un si précieux don ?
 L'ingrat !

Z É L I S .

Rends-moi la coupe et reprends un mouton ,
 Dix au-delà , si tu veux , davantage.

A L M O N .

Non pas , Zélis , non ; ce n'est pas l'usage.
 Rends le baiser qu'Hilas reçut d'Elmis ,
 Et je te rends la coupe au même prix.

Lorsqu'on regarde tes appas,
Cent moutons sont-ils quelque chose ?
Non, tout un troupeau ne vaut pas
Un doux baiser sur tes lèvres de rose.

Si ton amant avoit connu le prix
D'une faveur aussi touchante,
Il n'auroit pas trahi Zélis
Pour les faveurs d'une autre amante.

Eh quoi ! tu sembles balancer ! . . .
(Ironiquement.)

Il est vrai, j'ai tort d'y penser.
Non, Zélis est trop amoureuse,
Trop constante, trop généreuse,
Pour trahir ainsi son berger.
Heureusement j'ai de quoi me venger.
Oui, garde bien tes faveurs au volage ;
Garde-lui bien ce doux baiser,

Je garderai ma coupe.

Z É L I S.

Ah ! dieux ! comme il m'outrage !

A L M O N.

Pourtant... vois, je suis bon, je veux bien m'appaiser;

Mais , à ton tour , ne vas pas t'opposer
A des conditions nouvelles
Que je veux bien encore t'imposer.
Donne-moi ces deux tourterelles
Et le ruban qui pare ton corset.

Z É L I S .

Ah ! j'y consens , j'y consens sans regret.
Puisse-je oublier avec elles
Et le présent et celui qui l'a fait !

SCÈNE III.

A L M O N .

MA ruse produit son effet ;
La réussite a passé mon attente.
Mon triomphe seroit parfait ,
Si je trompois Hilas ainsi que son amante.

Oui , cela n'est pas trop méchant.
Dans une tranquille habitude ,
L'amour languit et devient moins touchant.
Donnons-leur de l'inquiétude.
Oui , cela n'est pas trop méchant.

Quelqu'un vient...c'est Hilas qui marche vers ces lieux.

Pour un moment cachons-nous à ses yeux.

(Il emporte le ruban et les tourterelles.)

S C È N E I V.

H I L A S.

C'EN est donc fait , elle est perdue.....

C'en est fait , je la cherche en vain.

Ma coupe , hélas ! qu'est-elle devenue ?

Pauvre Hilas ! depuis ce matin

Je cours en vain des bois dans la prairie,

Je ne la trouve point , cette coupe chérie.

Hélas ! quel malheur est le mien !

Ah ! j'ai perdu le présent de ma belle.

J'en mourrai de douleur.

Comment oser paroître devant elle

Sans ce don si cher à mon cœur ?

On voyoit gravés à l'entour

Un beau couple de tourterelles,

Des brebis et leurs chiens fidèles

Symboles de paix et d'amour.

Ah ! j'ai perdu , &c.

Hélas ! dans ma coupe charnante ,
Que le lait étoit doux et frais !
Combien de fois ma tendre amante
Y porta sa bouche brûlante ! . . .
Elle est perdue ! inutiles regrets !
Ah ! j'ai perdu , &c.

SCÈNE V.
H I L A S , A L M O N .

A L M O N .

B O N ' j o u r !

H I L A S .

Almon ! sais-tu ce qu'elle est devenue !

A L M O N .

Quoi donc ?

H I L A S .

Ma coupe. Hélas ! elle est perdue.

A L M O N .

Quoi ! ce don de Zélis ? Va , mon pauvre berger ,
cesse

Cesse , cesse de t'affliger.

La volage Zélis.....

H I L A S.

Comment ! qu'oses-tu dire ?

A L M O N.

Que désormais elle soupire

Pour un autre que toi.

H I L A S.

Grands dieux ! Zélis auroit manqué de foi !

Non , je ne te crois pas ; elle n'est point volage :

Non , je ne te crois pas.... Mais pourquoi cette cage

Et ce ruban sont-ils entre tes mains ?

A L M O N.

Zélis a brisé ses liens ,

Et ne veut désormais rien qui les lui rappelle.

H I L A S.

Il est donc vrai , grands dieux ! que l'infidelle....

A L M O N.

Voici ses propres mots que je vais répéter :

L

Vas, de ma part, les lui porter,
M'a-t-elle dit; il est si tendre,
Que j'aurois peine à les lui rendre.
Il va gémir, se désoler;
Chante-lui, pour le consoler,
Ce couplet que je vais t'apprendre :

Ce beau ruban est un lien,
Et tout lien m'est incommode.
Désormais je prends la méthode
D'aimer tout, mais sans aimer rien.

Ces deux plaintives tourterelles
Sont de fort ennuyeux oiseaux.
Je hais les amours éternelles.
Il n'est plus que les tourtereaux
Qui se piquent d'être fidèles.

Elle a raison. Oui, tout lien
Tôt ou tard devient incommode.
Suis aussi la belle méthode
D'aimer tout, mais sans aimer rien.

H I L A S.

Quoi! Zélis, ma Zélis m'oublie!

Que t'ai-je fait pour me trahir ?
Cruelle !

A L M O N.

On ne peut pas aimer toute la vie.
Cher ami, puisqu'elle t'oublie,
Bannis-la de ton souvenir.

H I L A S.

Hélas ! malgré sa perfidie,
Je ne pourrai jamais y réussir.
Il m'est plus aisé de mourir
Que d'oublier ma tendre amie.

A L M O N.

Cher ami, ce seroit folie.
Quoi ! pour cela, tu parles de mourir !
Fillette qui peut nous trahir
Vaut-elle qu'on perde la vie ?
Non, ma foi ; ce seroit folie.

A L M O N.

Fillette qui peut nous trahir
Ne vaut pas qu'on perde la vie.
Mon Pauvre Hïlas !
Quoi ! tu peux encor la chérir ?
Ah ! plutôt, puisqu'elle t'oublie,
annis-la de ton souvenir.

H I L A S.

Hélas ! devrois-je la chérir
Encore après sa perfidie ?
Hélas ! hélas !
Il m'est plus aisé de mourir
Que d'oublier ma tendre amie ;
Il m'est plus aisé de mourir.

L ij

H I L A S .

Mais, quel est donc celui qui m'a ravi sa foi ?

Ah ! si jamais je puis connoître

L'homme odieux qu'elle préfère à moi,

Qu'il tremble !

A L M O N .

Sois prudent, Hilas, modère-toi ;

Réprime les transports qu'ici tu fais paroître.

Cet homme-là mérite d'être heureux,

Autant et plus que toi , peut-être ;

En un mot, c'est moi.

H I L A S .

Monstre ! ôte-toi de mes yeux.

A L M O N .

A quoi bon cet accès de rage ?

T'ai-je montré ce courroux, ce mépris,

Lorsqu'amant chéri de Zélis ,

Tu jouissois de l'avantage ?

C'est mon tour à présent ; sans faire de tapage,

Quitte la volage ,

Et soyons toujours bons amis.

H I L A S.

Crois-moi ; ne reste pas en ce lieu davantage !

A L M O N.

Hé bien ! fâche-toi , je men ris.

SCENE VI.

H I L A S.

Pour quel amant tu me trahis !
Non , d'un cœur tendrement épris
Tu ne méritois pas l'hommage.

Tu me quittes ; va , ne crois pas
Qu'en secret mon cœur en gémisses.
Non , parjure ! tes vains appas
Ne feront jamais mon supplice.
Je saurai bannir de mon cœur
Le souvenir de mon bonheur ;
Ou si d'une chaîne brisée
Je garde encore la pensée ,
Ne crois pas , cœur faux , cœur léger ;
Que ce soit pour m'en affliger.

L iij

Non , je dirai : J'étois fidèle !
Jamais je n'aurois aimé qu'elle ,
Et tout remords m'est étranger ;
Mais toi , cœur ingrat , cœur léger !...
Tu me quittes , etc.

O ciel ! est-ce elle que je vois ?
Elle vient ici. Qu'elle est belle !
Comment peut-on être à-la-fois
Et si touchante et si cruelle ?....
Fuyons ses perfides attraits.....
Mais pourtant , si je demeurois ,
Pour reprocher à l'infidelle
Dieux ! je me trouble je chancelle...
Je ne sais si je dois
Fuir ou paroître devant elle.....
Cachons mon embarras au milieu de ce bois.

SCÈNE VII.

Z É L I S.

Où vas-tu , pauvre abandonnée?
Que viens-tu faire en ce triste séjour?
Hilas ne t'aime plus, Zélis infortunée!
Mérite-t-il encore ton amour ?

A demain , sous ce verd feuillage !
Au point du jour ! Adieu , chère Zélis !....
Ce furent-là les adieux du volage ;
Ici même , sous cet ombrage ,
Le perfide m'avoit promis.....
Mais non , il se plaît mieux , sans doute , aux pieds
d'Elmis ;

Je voudrois retenir mes larmes. . . .
Pourquoi ne pas céder à mes douleurs ?
Pour un cœur gémissant sous le poids des alarmes ,
Il est si doux de répandre des pleurs !

Hélas ! hélas !

L iv

H I L A S derrière le théâtre.

Hélas ! hélas !

Z É L I S .

Dieux ! quelle voix vient me surprendre ?

Elle a porté le trouble dans mon cœur.

Se peut-il qu'une voix si tendre

Soit la voix d'un trompeur ?

Que je rougis d'avoir du plaisir à l'entendre !

H I L A S , derrière le théâtre.

Quand je fis aux pieds de Zélis

L'aveu de ma flamme naissante ,

Tendre Amour , tu les entendis ,

Les vains sermens de l'inconstante !

Tu sais aussi que mes sermens

N'étoient pas des promesses vaines :

Et celle qui cause mes peines ,

M'ose accuser de ses tourmens !

Z É L I S .

Que dit-il ? Je suis infidèle !

Le cruel ! il se rit de ma douleur mortelle.

H I L A S .

Hilas devoit voir cependant ,

Avant de voir changer la belle,
La tige du lis éclatant
S'armer d'une épine cruelle.
L'épine, comme auparavant,
N'arme que la rose nouvelle,
Et de l'amour de l'infidelle
Almon se vante en ce moment.

Z É L I S.

Hilas brûle de nouveaux feux,
Et m'accuse d'être volage !
Amour, tu sais qui de nous deux
Souffre le plus cruel outrage !
Tu sais aussi comment Elmis
Sut payer la coupe chérie.

S C È N E V I I I .

Z É L I S , H I L A S .

H I L A S , rentrant brusquement.

MA coupe ! ô ciel ! et qui me l'a ravie ?

Z É L I S ,

Quoi ! vous osez paroître devant moi !

H I L A S .

Ne me fuis pas , ma tendre amie !

Z É L I S .

Ah ! vous m'avez manqué de foi.

H I L A S .

Ecoute-moi , du moins ; que je me justifie.

Z É L I S .

N'espérez plus m'en imposer.

Non , cruel ! vous m'avez trahie !

H I L A S .

Mais que fais-je ? est-ce à moi de tant la supplier ?

A ses caprices vains dois-je encor me plier ?

Elle me trompe , et c'est moi qui la prie !

Vois , cruelle ! vois ces présens ,
Gages de mes tendres sermens ;
Tu me les a rendus , volage !
Hé bien ! je suis libre à mon tour.
Ainsi que toi je me dégage ;
Je n'aurai plus pour toi d'amour
Malgré moi , mon cœur en soupire.

Z É L I S.

Malgré moi , le mien se déchire.

H I L A S.

Mais loin de toi plus calme un jour . . .
Oui , je fuis pour jamais.

Z É L I S.

C'est ce que je desire.

H I L A S.

Je vous ferai plaisir , ingrate ! je le vois . . .

(Il s'éloigne un peu , et revient.)

C'en est donc fait , je pars . . . Je gage que tu crois

Que ce départ n'est qu'une ruse ,
 Un jeu pour t'effrayer. Va , ton espoir t'abuse ;
 C'est tout de bon que je m'en vas.

Z É L I S .

O vraiment , je n'en doute pas.

H I L A S .

Adieu ; Zélis.... adieu , bergère trop constante !....

(Il s'éloigne un peu et revient .)

Ne pense pas au moins , perfide amante ,
 Que je t'aie manqué de foi :
 Prés de toi mon ame contente
 N'eût demandé qu'à vivre sous ta loi... :

Z É L I S .

Ah ! le méchant !

H I L A S .

Mais , grace à votre ame inconstante...

Z É L I S .

Quoi qu'il en soit , Hilas , séparons-nous :

H I L A S ,

Vous le voulez?....,

Z É L I S.

Hilas !... éloignez-vous.

H I L A S.

Adieu donc : ah ! je pars sans regret , je vous jure.

Z É L I S.

Hé bien ! partez.

H I L A S.

Adieu , parjure !

(Il s'éloigne avec précipitation , s'arrête un instant , et revient en tremblant.)

Il m'eût été si doux d'aimer

Jusqu'au dernier jour de ma vie.

Z É L I S.

Quand on veut sans cesse charmer ,

On ne trahit point son amie.

H I L A S.

Cependant , bergère chérie ,

Tu trahis le plus tendre amant :

Z É L I S.

Lorsqu'Hilas étoit mon amant ,

Lorsque de lui j'étois chérie,
Je l'aimois. Il est inconstant,
Il mérite que je l'oublie.

E N S E M B L E.

C'est toi qui brises nos liens;
Oses-tu me nommer volage?
Mes jours, sans ton cruel outrage,
Auroient toujours été les tiens.
C'est toi qui brises nos liens.

H I L A S.

Ah! rends-moi, rends-moi ta tendresse,
Ma Zélis, c'est assez prolonger mon tourment!
Reviens à moi; je fais serment
D'oublier à jamais un instant de foiblesse.
Ah! rends-moi, rends-moi ta tendresse;
Laisse-là ton nouvel amant.

Z É L I S.

Eh quoi! toujours m'accuser d'inconstance!
Méchant! tu ne sais pas qu'il est en ma puissance
De t'accabler d'un mot.

H I L A S.

Quel est ce mot? pourquoi

Me le cacher ?

Z É L I S.

Regarde, ingrat ! voilà de quoi
Prouver mon innocence ;
Cette coupe parle pour moi.

H I L A S.

Ah ! ma coupe ! elle étoit perdue.
Ma Zélis, qui te l'a rendue ?

Z É L I S.

O je vous connois à présent ;
Je sais comment la chose s'est passée.
Pour un baiser vous en fîtes présent :
Ai-je tort d'être courroucée ?

H I L A S.

Pour un baiser !

Z É L I S.

Te voilà bien surpris !
Pourquoi ne pas voler vers l'amoureuse Elmis ?

H I L A S.

Elmis ?

Est-ce encor moi , qui suis une volage ?

Tes injustes soupçons redoublent ton outrage.

SCÈNE IX.

ZÉLIS, HILAS, ALMON.

A L M O N , à part.

B O N ! ils sont à se quereller.

C'est dommage de les troubler ;

J'aime assez voir deux amans en querelle.

Z É L I S.

Almon !

H I L A S.

O dieux ! mon rival qu'elle appelle !

A son aspect, je me sens irriter.

A L M O N.

Qu'est-ce donc , mes amis , vous semblez disputer ?

ZÉLIS.

Z É L I S.

N'est-il pas vrai qu'il aime une amante nouvelle?

H I L A S.

N'est-il pas vrai que l'infidelle

A fait choix d'un autre que moi?

Cruel! tu ris de ma douleur mortelle!

A L M O N.

Pauvres enfans! je ris de votre bonne foi.

Quoi! vous avez cru l'un et l'autre

Ce que je vous ai dit tantôt?

Mes bons amis, quelle erreur est la vôtre!

Remettez-vous; rien n'est plus faux.

Entre vous de la perfidie!

Non, c'étoit une calomnie.

Passez-moi cette raillerie;

Désormais votre repos

Me sera plus cher que la vie.

Allons! pour me prouver que c'est chose finie;

Qu'il on s'embrasse sur le champ!

Quoi! vous n'embrassez pas?.... le spectacle est tou-
chant.

(Il les prend par la main, les rapproche, et ils s'embrassent avec transport.)

M

178.

Z É L I S.

H I L A S.

O ma Zélis ! ma bien-aimée !

Z É L I S.

Almon, que vous êtes méchant !

Que j'ai souffert !

H I L A S.

O dieux ! que mon ame est charmée !

Z É L I S.

Almon, cruel Almon ! que vous êtes méchant !

A L M O N.

En faveur des plaisirs , pardonnez-moi vos peines.

H I L A S.

Il a raison. Oui, c'étoit le moyen

D'éprouver nos deux cœurs ; nos amours sont certaines ;

O ma Zélis ! que d'éternelles chaînes

Resserrent un si beau lien !

A demain notre noce.

Z É L I S

Hilas, je le veux bien ;

C H Œ U R dans le lointain,

Chantons ,

Dansons ,

Célébrons gaiement

Cet heureux moment.

Pour un couple fidèle

Signalons notre zèle ;

Chantons la fin de leur tourment.

Z É L I S.

Est-ce qu'on prépare une fête ?

J'entends le son du chalumeau.

A L M O N.

Oui , mes amis , tout le hameau ,

Rassemblé par mes soins , en ce moment s'apprête

A célébrer un jour si beau.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.
HILAS, ZÉLIS, ALMON,

CHŒUR DE BERGERS ET BERGÈRES,
chantant et dansant

CHŒUR.

CHANTONS,
Dansons,
Célébrons gaiement
Cet heureux moment,
D'une crainte frivole
Qu'amitié les console.

ALMON aux deux amans.

Mes amis, demain, à votre âge,
Doit tarder long-tems à venir.
En attendant le mariage,
Ne pensez qu'à vous divertir,
C'est par l'innocent badinage
Qu'on charme l'ennui du desir.

CHŒUR.

En attendant le mariage,
Ne pensez, etc,

HILAS ET ZÉLIS.

En attendant le mariage,
Ne pensons, etc.

A L M O N.

Vivez heureux, sans craindre l'inconstance ;
Et si jamais quelque jaloux soupçon
De vos beaux jours troubloit l'intelligence,
Défiez-vous toujours de l'apparence ;
Que cet instant vous serve de leçon.

H I L A S E T Z É L I S.

A jamais de notre ménage
Banissons tout soupçon jaloux.
Eh ! comment devenir volage ?
La constance est un bien si doux !

C H Œ U R.

En attendant le mariage,
Ne pensez, etc.

H I L A S E T Z É L I S.

En attendant le mariage,
Ne pensons, etc.

T A B L E
D E S P I È C E S
C O N T E N U E S
D A N S C E V O L U M E.

A mon Livre ,	page iij
Caractère de ma Muse ,	i
Alexis ,	4
L'Échange ;	10
Méliséc ,	11
L'Heureuse journée ;	18
L'Etoile du Berger ,	33
Philis et Chloé ,	38
La Colère ,	41
La fausse Driade ,	43
Le Chant de l'hirondelle ,	47
La Bienfaisance ,	48
La Piqure d'abeille ,	66
Damète ,	71
Rosemonde aux champs ,	76
Les Pêcheurs ,	80

La Prière exaucée,	page 90
L'Antre de Palémon,	90
Philène,	110
Adonis,	112
La fin du siècle pastoral,	121
ZÉLIS, INTERMÈDE PASTORAL	
Avertissement,	143
Zélis,	153

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Page 76, *ligne douzième*; Ah ! Dieu vous gard. *lisez*
 Ah ! Dieu vous gard !
 Page 167, *ligne dernière*; Hélas ! hélas ! *lisez* Hilas !
 Hilas !

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé, *Mes Promenades champêtres, ou Poésies pastorales*, par M. J. B. LECLERC, et je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression de cet ouvrage intéressant et agréable. A Paris, ce 30 Mai 1784.

A R T A U D.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre ami le sieur J. B. LECLERC, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Mes Promenades champêtres, ou Poésies pastorales*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons

par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'ayant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & ses ayant cause pleinement

& paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatorzième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre règne le treizième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 671, fol. 570, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil d'Etat du 16 Avril 1785. A Paris, le seize Juin mil septcent quatre-vingt-six.

BERTON, Adjoint.



Ms. 2022616





GOTTSCHLER
RESTAUR
1970

